

PARVIS

LES FEMMES

ET LA NATURE

L'ÉCOFÉMINISME

À L'INITIATIVE DE FEMMES & HOMMES EN ÉGLISE
ET DE L'ASSOCIATION EUROPÉENNE DES FEMMES
POUR LA RECHERCHE THÉOLOGIQUE

hors série n° 24 – 2^e semestre 2010

LES RÉSEAUX DES PARVIS

68 rue de Babylone, 75007 Paris

Tél. : 01 45 51 57 13

Fax : 01 45 51 40 31

temps.present@wanadoo.fr

revue coéditée par

la fédération Réseaux du Parvis

la société d'édition Temps Présent

directrice de la publication

Micheline CONVERT

rédacteur en chef

Didier VANHOUTTE

rédactrices en chef adjointes

Huguette CHARRIER

Lucienne GOUGUENHEIM

rédaction

Marie-Paule DÉFOSSEZ

Michel DEHEUNYNCK

Jacques HAAB

Claire LAVANT

Michel LEBONNOIS

Danielle PENUEL-MONNERON

Michel ROUSSEL

secrétariat et composition

Bernard JUNG

prix de l'abonnement

Petit budget

(Lettre + Trimestriels) : 15 €

Standard

(Lettre + Trimestriels) : 20 €

Intégral

(Lettre + Trimestriels

+ Hors-Série) : 28 €

Soutien (L. + T. + H.-S.) :

au-delà de 28 €

impression et routage

Ib4

24 rue Léon Rogé, B. P. 233

76204 Dieppe Cedex

dépôt légal :

à parution

commission paritaire

0411 G 78736

I.S.S.N.

1773-1925

Nous
invitons
nos lecteurs
qui **changent
d'adresse**
à nous le
signaler !



ÉDITORIAL

Alice Gombault

p. 3



DOMINATION : ASSERVISSEMENT OU MAÎTRISE ?

Michèle Buret

p. 5

« UNE FEMME REVÊTUE DU SOLEIL... »

Claude Dubois

p. 8



L'ÉCOHUMANISATION

Edda Kozul-Tardieu

p. 11

RÉ-ENCHANTER LE MONDE

Huguette Charrier

p. 16



TRACES ET DÉVELOPPEMENTS DE L'ÉCOFÉMINISME

Marie-Thérèse van Lunen-Chenu

p. 22

ÉCOFÉMINISME ET THÉOLOGIE

Ivone Gebara

p. 29



ÉCO-MASCULINISME

QUAND LES HOMMES INVENTENT UNE NATURE À DOMINER

Gonzague Jobbé-Duval

p. 33



DE LA CULPABILITÉ À LA RESPONSABILITÉ,

UNE DÉMARCHÉ ÉCOFÉMINISTE

Danielle Penuel-Monneron

p. 42



UN ART DE VIVRE ÉCOFÉMINISTE

Alice Gombault

p. 49

CRÉDITS PHOTOS

Couverture : photo-gratis.com

P. 3 et 4 : *Bulletin Femmes & Hommes en Église*

P. 7 : gratuites-photos.com

P. 9 : imagesbible.com

P. 15 : Claude Dubois

P. 16 : Thoursie

P. 30 : Hisks

P. 34 : lestoilesdevie.asso-web.com

P. 54 : gratuites-photos.com

Coordonné par Alice Gombault, ce « hors série » est réalisé par Femmes & Hommes en Église et l'Association européenne des femmes pour la recherche théologique, qui tiennent à remercier particulièrement **Ivone Gebara** pour sa collaboration.



Réchauffement climatique, écologie, biodiversité, développement durable, agroécologie, voici les thèmes qui ne cessent de revenir dans l'actualité. L'écoféminisme prend sa place dans ces préoccupations relativement nouvelles. Il s'agit d'un concept encore peu utilisé qui fait le lien entre la domination de la nature par l'être humain et celle de la femme par l'homme. L'évidence que ces subordinations sont logiques et « naturelles » est la même dans les deux cas. L'exploitation qui en résulte, celle de la planète et celle des femmes par les hommes, a permis le développement de l'espèce humaine ; mais nous voici arrivés à un point de rupture des équilibres. La Terre s'épuise et s'abîme, les femmes se révoltent et revendiquent leur égalité d'êtres humains à part entière. Un équilibre nouveau est à trouver si l'on veut le plein épanouissement de l'espèce humaine au sein d'une nature préservée dont elle fait intégralement partie. Huit femmes et un homme

des associations Femmes et Hommes en Église (FHE) et Association européenne des femmes pour la recherche théologique (AFERT) ont relevé le défi. Elles et il ne sont pas les premiers : parmi leurs devanciers il nous faut citer Rosemary Radford Ruether¹. Des échos de sa spiritualité écoféministe sont donnés sous forme d'encadrés.

Beaucoup pensent que les relations asymétriques de domination/soumission existent dès l'origine et qu'elles sont même inscrites dans la Bible, au livre de la Genèse : « *Emplissez la terre et soumettez-la* » (Gen 1-28) et plus loin « *Et lui [ton mari] dominera sur toi* » (Gen 3-16). **Michèle Buret** montre comment la vision patriarcale de notre propre culture a perverti le sens du texte biblique de la création, qui ne parle en réalité que de l'égalité d'emblée de l'homme et de la femme, créés ensemble, et d'autre part de domination, certes, mais dans un contexte de maîtrise responsable et non de loi du plus fort. De façon originale, **Claude Dubois** nous fait faire un grand saut entre deux figures de femmes : celle du premier livre de la Bible, Eve, et celle du dernier, la femme revêtue du soleil, de l'Apocalypse. Ces figures sont les signes d'une humanité et d'une création renouvelées. Continuant dans cette veine, et prenant en compte l'état des lieux, **Edda Kozul-Tardieu** nous entraîne vers une écohumanité, qui peine à se développer.

Quittant les mythes judéo-chrétiens, **Huguette Charrier** nous dépayse, des Inuits aux Indiens en passant par les Aborigènes. Et si le recours aux mythes et aux symboles pouvait réenchanter le

¹Gaïa and God : an Ecofeminist Theology of Earth Healing, New York, Harper & Collins, 1992.

monde et nous sortir de la froide raison scientifique qui n'a pas apporté que le bonheur sur Terre ? D'un point de vue masculin, **Gonzague Jobbé-Duval** montre les réactions de défense des hommes du magistère catholique, inquiets pour leur pouvoir, et comment ils utilisent l'argument de nature pour justifier leurs privilèges. De « la nature et les femmes », titre de cet ouvrage, nous passons là à « la nature des femmes ».

Mais finalement d'où vient ce concept d'écoféminisme ?

Marie-Thérèse van Lunen-Chenu, dans un article très documenté, en retrouve les traces dans le mouvement féministe et en montre les caractéristiques. À son tour, la théologienne brésilienne **Ivone Gebara** dénonce les idéologies religieuses et les théologies qui renforcent les modèles de pouvoir identifiés à la volonté de Dieu.

Affrontées à une démarche écologique, les femmes ont besoin

de passer de la culpabilité à la responsabilité. Il leur faut sortir de la victimisation et se mettre debout. C'est ce à quoi incite **Danielle Penuel-Monneron**. **Alice Gombault** propose elle aussi un nouvel art de vivre, une éthique proche

de l'Évangile, remplaçant les relations de domination par la réciprocité.

Nous aurions pu développer le corollaire de nos hypothèses : le déséquilibre dénoncé est, de façon identique, celui entre les riches et les pauvres, entre le Nord et

le Sud. Devant le bilan décevant du sommet de Copenhague, « L'autre sommet sur le climat » de Cochabamba (Bolivie) en avril 2010 plaide pour la création d'un tribunal pénal international de justice écologique. Il y a des dettes écologiques à reconnaître, des impunités à faire disparaître. Les délits environnementaux sont des crimes de lèse-humanité. Certes, mais nous allons nous heurter là à la difficulté de juger ces crimes particulièrement complexes. Sans exclure d'autres démarches, l'écoféminisme propose ici une nouvelle voie. Celle-ci va à la racine du mal. Il y a une possibilité de guérison de la planète par une guérison de nos

relations. C'est ce que

Mary Radford Ruether nomme « *une œuvre d'écojustice* ». Pour leur modeste part, les auteur-e-s de cette publication espèrent avoir contribué à cette œuvre.



ALICE GOMBAULT

Domination : asservissement ou maîtrise ?

La « domination » a très mauvaise presse. Le mot pourtant se rattache au latin *dominus*, le « Seigneur » du langage chrétien. Mais « seigneurie » ou « souveraineté » ont aussi mauvaise presse à notre époque qui prône l'idéal de l'égalité des droits de l'homme et de la femme et de l'enfant, alors que dans la réalité les inégalités sont criantes.

D'un côté, le discours dominant encourage à dominer ses passions, ou son sujet, ou une situation... ou à se dominer... D'un autre, il condamne toute domination sur les personnes, et même sur la nature, animale ou autre, car cette domination-là ne peut être qu'oppression, assujettissement, loi du plus fort, loi du patriarcat inhérente aux formulations doctrinales et spirituelles des traditions religieuses occidentales, référées à un dieu proclamé tout-puissant.

Née dans une de ces traditions religieuses, sensible à des valeurs précieuses dont elle est porteuse, femme de surcroît, je revisite depuis un certain temps ces textes fondateurs, dans leur langue d'origine, intriguée par la conviction de l'ensemble de l'exégèse chrétienne (marquée par la recherche historico-critique qui remonte au milieu du XIX^{ème} siècle), selon laquelle la Bible est... patriarcale ! L'humanité y serait soumise à un dieu-maître, la femme à l'homme, la nature

à l'humanité, selon des rapports hiérarchiques bien établis dès l'origine.

Or que lisons-nous au premier chapitre de la Genèse ? Après s'être occupé de la lumière, de l'eau, de la terre et du ciel, du végétal et de l'animal :

V. 26 - *Elohim dit : faisons un humain en notre image, et comme notre ressemblance, et ils domineront dans le poisson de la mer et dans l'oiseau du ciel et dans le bétail et en toute la terre et dans tout le mouvement qui se meut sur la terre.*

V. 27 - *Elohim créa l'humain en son image, en l'image d'Elohim il le créa, masculin et féminin il les créa.*

V. 28 - *Elohim les bénit et leur dit : fructifiez et soyez nombreux et remplissez la terre et conquérez-la et dominez dans le poisson de la mer et dans l'oiseau du ciel et dans tout vivant qui se meut sur la terre...*

V. 31 - *Elohim vit tout ce qu'il a fait, et voici, cela était très bon.*

Incontestablement, le verbe dominer est bien là, et de plus le texte est redondant : « *ils domineront dans...* » du v. 26 est repris par un impératif au v. 28, « *dominez dans...* ». L'énumération « *le poisson... et l'oiseau... et tout ce qui se meut sur la terre* » complète quasi identiquement les deux verbes.

Une autre redondance, en ce 6^{ème} jour, comme la création de l'humain : « *en*

notre image », « en son image, en l'image d'Elohim ».

Que l'humain domine, qu'il soit image divine, serait-ce donc là deux points si dépourvus d'évidence qu'ils auraient besoin d'être soulignés ? À considérer la fragilité, la finitude des êtres humains, rien ne rend visible en eux une trace d'un dieu éternel, créateur, tout-puissant, omniscient, ni une aptitude à dominer en tout leur environnement. D'ailleurs l'humain n'est-il pas un animal lui aussi, créé le même 6^{ème} jour que les autres animaux terrestres (v. 25), recevant la même nourriture végétale qu'eux ensuite aux v. 29-30 (poissons et oiseaux sont une production du 5^{ème} jour) ?

Cette proximité du 6^{ème} jour entre l'humain et l'animal n'est cependant pas un obstacle à la double formulation concernant le statut très particulier de l'humain par rapport au divin et au monde dont il fait partie, formulation familière depuis 2500 ans qu'elle est écrite, mais qui n'en est pas moins surprenante.

Comment l'auteur, ou les auteurs de la Genèse se représentaient-ils Elohim ? Plus précisément, quelle image divine se dégage du récit de la création en 6 jours ?

Là où il n'y a au départ que ténèbres sur un abîme, le divin du texte souhaite l'existence d'une lumière le 1^{er} jour, puis à nouveau le 4^{ème} jour de luminaires pour « faire de la lumière sur la terre », et ceci dit deux fois (v. 15 et 17). Revient également le souci de « faire une séparation entre la lumière et les ténèbres », exprimé le 1^{er} jour au v. 4, et à nouveau au v. 18 le 4^{ème} jour. Est-ce devant le danger qui menace la lumière, le risque possible que les ténèbres recouvrent tout ?

Là où il n'y a que de l'eau, le divin du texte veut un firmament pour créer un

espace entre les eaux d'en haut et les eaux d'en bas ; puis un rassemblement des eaux d'en bas en mers pour créer la terre (2^{ème} et 3^{ème} jour).

C'est là l'image d'un dieu organisateur d'un univers vivable où le végétal sort de la terre et les êtres vivants voient le jour. « Elohim » est un mot pluriel qu'on entend comme l'ensemble des forces vitales : de la même racine *aïl* le bélier, *aïal* le cerf, *élon* le chêne sont bien des spécimens de la force de la vie.

Ce dieu créateur de vie est le sujet de plusieurs verbes récurrents : il dit, voit, sépare, nomme, fait, crée, bénit, et enfin donne, tous verbes susceptibles d'avoir également l'humain pour sujet, mais pas l'animal. Même si l'animal aussi communique par des sons ou des gestes, donne la vie, fait des nids etc, seul l'humain est doté de parole, de jugement, de pensée, de capacité de bénir et de donner. Seul l'humain peut dire que « *cela est bon* ». Bon pour qui, sinon pour Elohim et pour lui-même ?

Partant de ce qu'il voit autour de lui, l'auteur du récit se représente un dieu à l'image du meilleur qui existe à ses yeux d'observateur. Nulle part dans ce premier chapitre sobre et dense il n'est question de pouvoir, de violence, de combat. Tout ne respire que parole, maîtrise, organisation, séparation, possibilité de vie, de lumière. Tout converge vers la bénédiction, le don, la relation de l'humain avec lui-même, puisqu'il est créé « masculin et féminin », et qu'il sera dit dans le chapitre suivant au v. 18 : « *il n'est pas bon que l'humain soit seul, je lui ferai un secours comme son vis-à-vis* ». Les deux aspects sexués de l'humain sont créés d'emblée ensemble, il ne peut y avoir d'égalité plus grande.

Le point d'orgue est le 7^{ème} jour où Elohim a terminé son œuvre et s'est arrêté

Domination : asservissement ou maîtrise ?

de travailler. Ce jour-là, le divin passe le relais à l'humain, pour que ce dernier fasse, crée à son tour, organise, sépare, nomme etc...

Vie, relation, collaboration de l'humain avec le divin dont il poursuit l'action créatrice : comment, dans un tel contexte, conquête de la terre et domination seraient-elles autre chose que maîtrise et responsabilité, organisation tournée vers la vie en pleine lumière ?

David, Jésus... Nulle référence à la richesse pharaonique ou assyro-babylonienne, à leur volonté de puissance...

Très curieusement l'humanisme profond du texte biblique échappe à notre culture technologique, matérialiste, impérialiste, incapable de l'entendre, projetant au contraire sur lui tous nos « maux » de domination de l'homme par l'homme, de l'homme par Dieu, de la femme par l'homme, de la nature ex-



Nous sommes en présence d'un récit de sagesse, né dans une culture semi-nomade, proche de la nature et des animaux, où la figure du berger, responsable de son troupeau, est celle des personnages bibliques les plus connus, des ancêtres (Abel le premier juste, les patriarches et les matriarches) à Moïse,

exploitée et détruite par l'humanité. Dans notre culture, « domination » n'est plus maîtrise, seigneurie, responsabilité, respect. « Domination » est devenu synonyme de loi du plus fort, de destruction, au plus loin du « très bon » du 6^{ème} jour.

MICHELE BURET

« Une femme revêtue du soleil... »

Apocalypse 12, 1

Au chapitre 12 du livre de l'Apocalypse de Jean apparaît, pour la première fois depuis le début de ce livre, une figure féminine : « *Un grand signe apparut dans le ciel, une femme revêtue de soleil, la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de 12 étoiles. Elle était enceinte et criait dans le travail et les douleurs de l'enfantement* » (12, 1-2).

L'importance de cette figure féminine est soulignée par la qualification « *un grand signe* ». « *Signe* » : expression typiquement johannique pour exprimer un acte de puissance divine porteuse de sens pour celui qui reconnaît dans ce geste l'amour et le dessein de Dieu. Il est à souligner que « *signe* » n'est employé que trois fois dans l'Apocalypse, et pour la première fois dans ce verset.

Une femme enveloppée et enveloppant un enfant à faire naître

Voilà le grand signe que nous livre l'Apocalypse, mot qui veut dire révélation, dévoilement. En Genèse 2, 15, la promesse du salut et de la victoire sur les forces de la mort est donnée à travers l'annonce d'une descendance de la femme. Genèse et Apocalypse, premier et dernier livres de la Révélation écrite, sont ainsi expressément établis en parallèle, commencement et pleine révélation du dynamisme créateur de Dieu. Aux récits de la création répond l'annonce des « *cieux nouveaux et de la nouvelle terre* ». Ce qui était annoncé

est maintenant accompli ; mais qui dit « accompli » ne dit pas achevé ! L'apocalypse ouvre le temps d'un à-venir où la figure de la femme est centrale.

Où se situe l'annonce de ce signe ? Après que le « *7^{ème} ange fit sonner sa trompette* » (11, 15), retentit une liturgie d'action de grâces où le Seigneur, celui qui siège sur le trône et son Christ ne sont plus qualifiés par la formule « *celui qui est, qui était et qui vient* », mais simplement par « *celui qui est, qui était* ». Le chiffre « 7 » annonce l'accomplissement. Tout au long de son chemin, de siècles en siècles, l'humanité bute sur les mêmes questions : vers quelle destinée marche-t-elle ? Pourquoi la violence, la souffrance et la mort, oubliant la Parole d'espérance donnée en viatique : « *Je mettrai une hostilité entre toi [serpent destructeur] et la femme, entre ta descendance et sa descendance. Celle-ci te meurtrira la tête, et toi, tu la meurtriras au talon* » (Gn 3, 15) ? La promesse originante, fondatrice, est désormais advenue, la promesse de la victoire sur le mal et la mort. En témoigne la vision du « *temple de Dieu dans le ciel qui s'ouvre, et l'arche de son alliance qui apparaît* » (11, 19) dans un décor de théophanie, ces signes merveilleux qui accompagnent dans l'Écriture les manifestations de Dieu. Le « *temple de Dieu qui s'ouvre* » inaugure la pleine révélation de son dessein, l'alliance de Dieu avec l'humanité est désormais parfaite, sens biblique d'accomplir, en ce Dieu venu

« Une femme revêtue du soleil... »

prendre chair d'humain. L'avenir est déjà commencé. L'Arche de l'Alliance véritable est Jésus-Christ en qui la divinité et l'humanité dans toute sa fragilité sont désormais unies.

Que nous dit alors cette figure féminine un peu trop vite restreinte à être l'évocation de Marie ? Comment expliquer qu'après cette affirmation de la communication désormais effective entre le ciel et la terre, le Voyant de l'Apocalypse parle d'un combat plus violent que jamais (12, 3-18) entre la femme et « *le dragon, l'antique serpent* » (12, 9), serpent qui nous renvoie, lui aussi, au récit de la Genèse ?

Comme l'épouse du Cantique des Cantiques, cette femme « *surgit comme*



l'aurore, resplendissante comme le soleil » (Ct 6, 10). Enveloppée de soleil, Dieu lui-même, « *soleil de justice* » (Ml, 3, 20), à l'image de Dieu « *drapé de lumière comme d'un manteau* » (Ps 104, 2), cette femme, resplendissante de la gloire de Dieu comme le « *Témoin fidèle* » au jour de la Transfiguration (Mt 7, 2), domine l'astre de la nuit. Or c'est la lune qui marque le temps, les semaines et les fêtes. La femme est ainsi posée comme gardienne, et maîtresse de l'alternance des saisons, du temps, celui de la mémoire, et celui de la germina-

tion. Comment ne pas évoquer aussi les prophètes, tout spécialement Isaïe, s'adressant à Jérusalem-Sion, épouse du Seigneur : « *Debout ! Resplendis, et deviens lumière, car voici ta lumière : la gloire du Seigneur sur toi s'est levée* » (Is 60, 2) ? Dans les textes de la Première Alliance, la femme, épouse du Seigneur, est le peuple choisi, un peuple choisi pour être témoin de son alliance parmi toutes les nations. C'est ce qu'évoquent les douze étoiles qui couronnent la tête de la femme de l'Apocalypse, car le chiffre douze sert non seulement à exprimer l'élection, mais aussi la plénitude, il est le symbole de l'univers, de toutes les « nations », de l'humanité tout entière. La femme, épouse du Seigneur, n'est plus Israël, n'est pas l'Église, mais bien, depuis l'Incarnation, l'humanité tout entière, l'humanité, mâle et femelle. Elle est aussi tout le cosmos, auquel notre humanité participe pleinement par sa matérialité et son devoir de l'animer. La toute première alliance n'est-elle pas l'alliance avec Noé, dont on trouve une allusion dans le texte de l'Apocalypse même en 4, 3 et 10, 1, où le mot habituellement traduit par « gloire » est *iris* qui signifie aussi arc-en-ciel,

le « *signe d'alliance entre Dieu et la terre* » (Gn 6, 9-14) ? La femme de l'Apocalypse devient ainsi l'humanité tout entière avec sa composante cosmique, universelle, la nouvelle Eve, mère de tous les vivants, l'accomplissement de la prophétie de Genèse 3, 15, à condition d'être une humanité transfigurée, ressuscitée, irradiée par l'amour divin, engendrée et engendrante.

Mais le livre de l'Apocalypse nous dit que « *la femme est enceinte et crie dans le travail et les douleurs de l'enfantement* »... De quel enfantement s'agit-il,

exprimé par des verbes au présent, alors que vient d'être célébrée, comme réalisée par l'Incarnation du Fils, l'humanité nouvelle ? N'est-ce pas pour nous révéler que la mission de la femme-épouse du Seigneur est de participer à l'avènement, la naissance « *des cieux nouveaux et de la nouvelle terre* », promesse que nous donne le livre de l'Apocalypse au chapitre 21 ? Le livre de l'Apocalypse est un formidable appel à l'espérance et à la joie, espérance et joie de cette naissance annoncée d'un monde nouveau où seront bannis mort, larmes, cri et souffrance (21, 4). Ce n'est pas par hasard que le texte biblique parle d'une femme pour signifier cette capacité d'engendrement. Il ne s'agit pas ici d'opposer mâle et femelle. Le texte de la Genèse nous rapporte dans son langage imagé que le Créateur créant l'humain, celui qui est tiré de l'humus, de la boue, ne pouvait le faire à son image qu'en le faisant en situation d'altérité, de face à face, pour échanger à visage découvert, dans la transparence avec l'autre. Après une opération mystérieuse aux yeux de l'humain, l'Adam prend conscience de sa double polarité, au service l'une de l'autre et au service de la vie. Double polarité incluse en chacun des membres de l'humanité qu'il soit femelle ou mâle ! Mais c'est le côté féminin de l'Adam qui seul peut donner la vie après l'avoir fait grandir et l'avoir protégée dans une gestation attentive au respect et à la protection de ce qui est le plus fragile et dépendant, dans l'accueil d'une nouveauté toujours unique, dans l'extrême précarité et le dépouillement d'un enfantement. Nous sommes, ainsi, femmes et hommes, en totale parité, tous appelés à participer à cet engendrement d'un monde nouveau, à cette recréation permanente

qui durera jusqu'à la fin des temps, ce jour où Dieu, enfin, sera tout en tous, où l'univers sera, enfin, récapitulé en Christ (Ep 1, 6). Travailler à la naissance d'un monde renouvelé par l'Amour créateur de Dieu et en voie de résurrection devrait devenir pour chacun, homme ou femme, une urgence et une priorité.

L'Apocalypse nous avertit que cet engendrement ne se fait que dans un combat avec l'adversaire, le dragon, l'antique serpent, qui ne cesse de faire œuvre d'anti-crédation, de dé-crédation, symbolisée par « *sa queue balayant le tiers des étoiles* », et posté, à l'affût, pour « *dévoré l'enfant dès sa naissance* » (12, 4). La femme, au cœur du monde, se sait gardienne, dépositaire du don de la vie, plus consciente peut-être du prix de chaque vie, en première ligne pour rebâtir et relever. Mais ce combat doit être celui de tout humain conscient de son rôle dans la victoire de la vie, de toute vie. La lutte pour le respect des éco-systèmes, des droits fondamentaux de tout être humain, à commencer par les plus fragiles, est un combat plus que jamais d'actualité, un engagement qui est une mise au monde laborieuse, souvent douloureuse, d'un monde enfin réconcilié en Dieu, unifié, pacifié (Is 11, 6-9). C'est à la part féminine de l'Adam qu'est confiée la naissance d'un monde de justice et de paix, source de joie !

Les derniers chapitres de l'Apocalypse rejoignent les premiers du livre de la Genèse : nouvelle création, vie nouvelle engendrées par Dieu mais pas sans nous, humanité, fécondée par un fleuve d'Eau Vive, l'Esprit, souffle créateur et recréateur (Ap 22, 1-2), *rhua*, le féminin en Dieu...

CLAUDE DUBOIS

L'écohumanisation

L'écohumanisation est à considérer d'entrée de jeu comme un moyen et pas seulement une fin pour la réflexion sur la relation homme/femme et leur relation à Dieu et au monde.

De la fidélité au sens profond de nos textes fondateurs dépend l'Économie dans une de ses acceptions : l'harmonie. De l'équité, de l'égalité homme/femme à tous les niveaux de responsabilité, dépendent les deux autres acceptions : l'ordonnance dans le cadre domestique et dans l'organisation de la production, de la distribution et de la consommation des richesses.

DEUX TEXTES FONDATEURS

L'Écohumanité aux sources de la Bible, Gen. 1

Parmi les textes fondateurs, Gen. 1 est incontournable ; postérieure à Gen. 2, donc plus rigoureuse, placée en tête du Corpus Biblique, elle donne son impulsion aux textes qui suivent. Elle est introductive. Dieu parle dans Gen. 1, Dieu parle aussi au Sinaï, mais la Parole de Dieu dans Gen. 1 n'est pas la Parole prophétique du Sinaï. Elle est unique et ne se retrouve nulle part ailleurs. Par sa Parole, Dieu crée. Cette Parole n'explique rien, elle signifie.

Après avoir planté le décor, la flore, et fait surgir la faune, Dieu dit : « *Faisons l'Homme à notre image, comme notre ressemblance* » (Gen. 1, 26). Pour créer l'Homme, Dieu a besoin de l'Homme pour concrétiser son projet. Ainsi « *Dieu créa l'Homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, mâle et femelle¹ il les créa* » (Gen. 1, 27).

Selon Gen. 1, Dieu aurait créé un Adam à sa propre image et à sa ressemblance, bénéficiant de la fertilité et du pouvoir de dominer. Si le judaïsme précise que « *à l'image de Dieu* » est à interpréter comme à l'image de l'image de Dieu, à savoir l'image qu'on s'en fait, nous pouvons en déduire que l'homme-mâle, qui a beaucoup parlé de Dieu, a créé un Dieu à son image. Il faut préciser que dans Gen. 1, le mot hébreu Adam signifie « l'Homme » au sens d' « Humanité ». Le grec traduit donc Adam par *Anthropos* (Bible d'Alexandrie). Sur cet Adam, cet *Anthropos*, cet Humain, repose le projet de Dieu.

En Gen. 1, 27 Dieu crée le mâle et la femelle et leur dit : « *remplissez la terre* » en référence à l'ordre mécanique naturel de la procréation. Ce verset reste à ce titre de l'ordre de la nature, mais le projet de Dieu c'est l'Adam, l'Homme au sens d'Humain (homme et femme). L'*anthropos* de Gen. 1, 27 annonce Gen. 1, 28, lorsque Dieu invite ses créatures à être coresponsables de la création. Là nous abordons un ordre différent de la nature : la culture. Pour l'Humain, pas de nature sans culture. C'est déjà une annonce de la Parole prophétique du Sinaï.

Dieu jette l'Humain (homme/femme) sur la Terre en lui donnant une mission : la responsabilité. L'écohumanité est en place.

¹« *Mâle et femelle* » selon les traductions les plus proches des sources : Bible d'Alexandrie, Bible de Chouraqui et Bible traduite par les membres du rabbinat français sous la direction de M. Zadoc Kahn.

L'Écohumanité dans la Personne du Christ Fidélité et Trahison

Écohumanité – un exemple de Fidélité

Dès le début du christianisme, l'Église a buté sur l'hypervalorisation de l'un ou l'autre des deux éléments constitutifs de la Personne du Christ : Nature Divine, Nature Humaine.

Dans les premiers siècles, arianisme², hérésie nestorienne³ ou hérésie monophysite⁴ furent à l'origine de la nécessité de mettre en forme une profession de foi relative à Celui de la Trinité dont « l'événement unique et singulier de l'Incarnation ne signifie pas que Jésus-Christ soit en partie Dieu et en partie Homme, ni le mélange confus entre le divin et l'humain. Il s'est fait vraiment Homme en restant vraiment Dieu. Jésus-Christ est Vrai Dieu et Vrai Homme » (Catéchisme universel, n° 464).

La définition, issue de la controverse et fixée à Chalcédoine en 451, n'en respecte pas moins le mystère de la Personne du Christ, parce que nulle part elle n'exprime ce qu'est l'Union de l'Homme et de Dieu dans le Seul et Même Christ ; elle se limite à renvoyer dos à dos ou face à face les tenants des affirmations contraires, en précisant minutieusement ce que cette union n'est pas, parce qu'elle est sans mélange, sans transformation, sans division, sans séparation. Force est de constater que, là encore, le terme utilisé est *anthropos* et non *aner*. Ce n'est pas l'homme-*aner*-masculin-mâle qui est pris en considération, mais l'Homme en tant qu'Humain.

Le Nouvel Adam est comme l'Adam de Gen. 1, un *Anthropos* dans sa dimension humaine. Il symbolise l'Humanité, hommes et femmes.

Écohumanité – un exemple de Trahison

L'Église, qui se veut et a souvent été un exemple pour la société civile, doit « s'humaniser » et considérer le Tout de l'Humain, là où il y a eu et il y a toujours usurpation d'identité au profit d'un seul des deux de l'Humain. Ainsi doit-elle reconsidérer certaines affirmations.

- Que signifie la formule du prêtre agissant *in Persona Christi Capitis* - au nom du Christ-Tête en personne (*Christifideles laici*, n° 49) ? Elle est fondée sur une erreur de traduction, « au nom de » étant mis en lieu et place de « en présence de »⁵.

- Autre anomalie : qui agit *in Persona Christi Capitis* ? « Seul un homme⁶ peut jouer le rôle du Christ », « car il est le signe efficace de Jésus-Christ qu'il représente ». « Ce signe doit avoir la ressemblance naturelle avec ce qu'il signifie et le Christ fut et demeure un homme ». *Inter Insignores* poursuit en posant la question-réponse : « Le signe aurait-il la ressemblance naturelle avec ce qu'il signifie si le rôle du Christ était tenu par une femme ? ».

²Jésus-Christ est-il Dieu ou une simple création de Dieu comme le prêche Arius ? En 325, le Concile de Nicée répond que le Fils est de même nature que le Père.

³Nestorius affirme que Marie ne peut être mère de Dieu. Le Concile d'Ephèse (431) proclame que Jésus est Dieu né d'une femme : Marie est mère de Dieu. L'Humain et le Divin ne sont pas séparés.

⁴Les monophysites défendent une théorie selon laquelle la Nature Humaine du Christ serait résorbée dans sa Nature Divine. Le Concile de Chalcédoine doit répondre à cette théorie soutenue par Eutychès.

- La mise en scène d'une personne humaine configurée au Christ, semblable à Lui, Le représentant, ne tombe-t-elle

⁵La Vulgate traduit le grec en prosôpô « en présence de » par *in persona*, qui serait la traduction de ek prosôpou, qui lui voudrait dire « en tenant le rôle de » « au nom de ». Saint Thomas s'est appuyé sur cette traduction fautive de 2 Co. 2, 10 pour installer le rôle du prêtre in Persona Christi (Voir B. D. Marliangeas, Clés pour une théologie du ministère : « In Persona Christi », « In Persona Ecclesiae », Beauchesne 1978, p. 31 à 48). La formule de la Vulgate s'est étendue du pouvoir de délier au pouvoir de consacrer in Persona Christi. Mais c'est depuis Vatican II qu'un glissement appuyé s'est opéré vers l'idée de représentation. Le Novum Testamentum Graece et Latine de Nestle et Aland, United Bible Societies, London 1963/1969, montre clairement le vis-à-vis fautif du grec en prosôpô Christou et du latin in persona Christi. Quant à la Bible de Lemaître de Sacy (Port Royal), on peut y lire « au nom et en la personne du Christ ». Les Bibles actuelles traduisent correctement 2 Co. 2, 10. Ainsi, la Bible de Jérusalem traduit « en présence du Christ », la TOB « sous le regard du Christ », Chouraki « devant le Messie », la B.F.C. « devant le Christ ». Dans le Commentaire de la Seconde Épître aux Corinthiens de Saint Thomas d'Aquin (Introduction, traduction française et notes par André Charlier, Nouvelles Éditions Latines, 1980), la traduction rétablit également le sens : « à la face du Christ ». Mais la théologie du prêtre agissant au nom du Christ-Tête continue sa course.

⁶Canon 1024 : « Seul un homme baptisé reçoit valablement l'ordination sacrée » - « Sacram ordinationem valide recipit solum vir baptizatus », Code de Droit Canonique, Titre VI, L'Ordre, Chapitre II.

pas radicalement sous le coup de la tentation nestorienne ? À un moment donné, les deux natures, Humaine et Divine, seraient séparées, nous laissant en présence d'un humanisme fermé où l'homme se met à imiter Dieu. Le mystère se perd. Le Seul et Même Christ, Fils Monogène, engendré, non pas créé, consubstantiel au Père selon sa divinité et consubstantiel à nous selon son humanité, ne permet pas qu'un homme⁷ puisse prendre la place du Christ au sens purement théologique du mystère de Dieu en Lui-Même en la Personne du Christ définie à Chalcedoine.

- De plus le Christ, dans sa dimension divine et humaine - Tout Dieu et Tout Homme, Tout Humain - réduit à un concept de mâle, laisse perplexes. Un grand chantier d'écohumanisation reste ici ouvert.

L'écohumanité dans l'Économie

Si la Genèse introduit de prime abord la nature, nous avons constaté que l'irruption de l'humain va de pair avec la notion de culture. Dieu appelle tout de suite ses créatures à la responsabilité.

En pratique, l'écohumanité doit permettre une appréciation dans les deux sens. Il faut se garder de considérer un écoféminisme vertueux face à une nature bonne, protectrice et à protéger. Bien sûr il y a des femmes dures, avides de pouvoir, dominatrices et des hommes doux, soumis à des servitudes élevées au rang de service, dans le monde du travail comme au sein du clergé. Il y a aussi des végétaux vénéneux, une faune dangereuse, une nature folle, des crues,

⁷De fait, un simple humain, homme ou femme, ne peut aucunement représenter la Personne du Christ dans son intégralité et son intégrité.

des ouragans, des éruptions volcaniques, des tremblements de terre et des tsunamis meurtriers. Si la protection et la défense de la nature sont des nécessités, dans l'ensemble prises en compte dans nos sociétés, il paraît aussi nécessaire de prendre la défense de l'humain contre la nature.

Un aperçu dans le cadre domestique

L'égalité homme/femme est reconnue dans la procréation. La loi naturelle et l'ignorance avaient assigné aux femmes un rôle de terre réceptrice face à la se-

mence toute-puissante et créatrice des hommes, mais la culture nous a permis d'accéder à des connaissances garantissant l'écohumanité. L'apport chromosomique est bilatéral dans la transmission de la vie et c'est cette mémoire génétique qui est présente dans le zygote qui représente la totalité de l'humain appelé à croître. Il appartient par là-même aux hommes et aux femmes de gérer conjointement les questions de natalité. En aucun cas des instances amputées d'une partie de l'humain ne peuvent décréter seules les comportements.

Un aperçu dans l'organisation économique globale

L'écologie est à prendre en compte au sein du système économique qui organise la production, la distribution et la consommation des richesses qui agissent sur la planète. Force est de constater que nous nous trouvons confrontés à une culture rognée par l'humain-nature, où la loi de la jungle tend à délégitimer les constructions civilisationnelles antérieures. Les politiques sont complices de leur propre perte de prérogatives. L'organisation économique établit une formulation des normes qui régit des réseaux et instaure un totalitarisme mercantile. Des néo-latifundistes de la distribution et de la finance prospèrent, la paupérisation s'instaure et le grand nombre collabore par son silence. Des poches de résistance, de résistances⁸ ne manqueront pas de s'installer, de s'intensifier. L'écohumanité devra engendrer un écohumanisme pour se sauver elle-même. L'écohumanité devra combattre un primitivisme naturel occulté par une propagande destinée à vendre

«Selon Rosemary Radford Ruether, il faut penser de nouveaux modèles d'égalité des sexes, de "parentage" mutuel. Nous avons besoin aujourd'hui de nouveaux modèles de familles essentiels à la formation de nouvelles "psychés" chez les femmes et les hommes. Mais cela exige la remise en question de la place des structures familiales par rapport aux structures sociales plus larges. Seulement ainsi nous pourrons pallier les systèmes de destruction de la planète pour travailler au soutien continu de la vie sur cette terre » (p. 292).

Pour la guérison du monde. Une spiritualité écoféministe selon Rosemary Radford Ruether par Louise Mélançon, in *Spiritualité contemporaine. Défis culturels et théologiques*, sous la direction de Camil Ménard et Florent Villeneuve, Éd. Fides, Montréal, 1996.

⁸Du principe de résistance aux résistances multiformes.

L'écohumanisation

l'idée de globalisation de l'économie au profit d'une oligarchie mégalomane, plus sournoise et plus prospère que la nomenklatura qui régissait, il y a peu, les pays de l'Est.

En pratique

Nous ne sauverons pas la planète sans que l'écoresponsabilité ne s'applique à réguler les rapports entre humains. La double conscience de soi et de l'autre qui génère l'empathie serait gouvernée par des cellules nerveuses appelées *Von Economo*, du nom du neurologue

autrichien qui les a découvertes ; cette spéculation d'ordre biologique liée à la nature nécessite une réactivation d'ordre culturel, une éducation, un éveil à la conscience, pour recréer une civilisation écohumaine, un écohumanisme, afin de cerner les causes d'un désastre annoncé.

À cette fin l'écohumanité - femmes et hommes - devra assumer tous les niveaux de responsabilité de la vie politique, sociale et ecclésiale.

EDDA KOZUL-TARDIEU



Ré-enchanter le monde

« Nous sommes des veilleurs de nuit face à une mondialisation sauvage, à un développement désordonné et si nous n'y prenons pas garde, ce sera un développement dévastateur. La Terre souffre. Notre Terre Mère ne souffre que trop. Elle se vengera. Et déjà les signes sont annoncés. »

Jean Malaurie, *Terre Mère*, CNRS Éditions, 2009, p. 13.

On propose ici un détour - voire un dépaysement - par les mythes de la Terre Mère. Le récit mythique, avec ses codes, son organisation, met en jeu les structures anthropologiques de l'imaginaire et ne relève pas, comme tel, de l'explication purement rationnelle.

On citera ici trois récits concernant respectivement la création de la Terre et d'un peuple, l'accès de l'Humain à la liberté et enfin une amorce de partition des sociétés entre masculin et féminin, sous-tendue par la partition entre sacré et profane.

Enfin, on pourra se demander si l'écoféminisme, dans sa *praxis* et même son concept, ne pourrait pas puiser dans l'univers des mythes une certaine tendresse à l'égard de la Terre, simplement pour la ré-enchanter.

Pertes et profits

Depuis 1999 les Inuits gèrent un territoire de deux millions de kilomètres carrés, au sein de la Confédération canadienne. Sédentarisés depuis les années 60, ils vivent en maisons préfabriquées, leurs villages sont pourvus d'écoles et de dispensaires : un nouveau mode de vie qu'ils doivent d'une part à la découverte du pétrole et d'autre part à

l'armée américaine qui, en 1940, a implanté au cœur de leur territoire et sans les consulter une base aérienne ultra-secrète pour le transport des avions de chasse en Europe. Les Inuits ont subi le choc de la modernité.

De la modernité ils ont reçu, avec l'autonomie, la stabilité d'une vie sédentaire, une organisation administrative de leur société, la quasi-certitude d'être instruits et soignés.

Ce qu'ils ont perdu ? Leur osmose avec les rythmes de la terre, leur Terre Mère nourricière, la générosité du règne animal, les mammifères marins pourvoyeurs de l'huile utilisée comme combustible, pour la lumière et la chaleur ; le gibier fournissant nourriture et vêtements, armes et outils.

Ils ont perdu leurs propres techniques, leur habileté artisanale : créer l'objet de leurs propres mains, et, à cause de cela, ils ont aussi perdu le jeu à la fois subtil et régulé de leur vie communautaire, où chacun est qualifié par son nom, sa parentèle et sa fonction dans le groupe.

Au lieu de cela : une exploitation marchande des richesses naturelles. Du même coup le sujet humain est devenu objet de production et la Terre Mère est gérée comme un capital à rentabiliser jusqu'à épuisement.



Les Inuits auraient-ils perdu leur âme ?

Est-il perdu, cet « *espace de paix au sommet de la Terre* » qu'évoque Jean Malaurie, *envers et contre ces sous-marins nucléaires qui patrouillent silencieusement sous la glace ?* »

Il n'est pas question ici de surestimer le passé en dénigrant le présent. Mais on peut regarder l'aventure des Inuits comme exemplaire des mutations de nos sociétés industrialisées et chercher quelque lumière du côté de leurs mythes fondateurs.

Au commencement la Terre n'existait pas. Le monde était une île qui flottait au-delà du ciel dans l'océan des premiers âges. Une jeune femme de la nation huronne-wendat nommée Aatensic partit à la recherche de plantes médicinales.

Elle trébucha sur la racine d'un arbre qui s'abattit et l'entraîna dans sa chute dans un trou du ciel. Pour la sauver de la noyade, les animaux se précipitèrent. Émus par sa beauté, les grandes oies prirent leur envol, amortirent sa chute et la déposèrent sur le dos de la tortue puisqu'il fallait lui trouver un endroit confortable où elle pourrait vivre.

Les animaux tinrent conseil et décidèrent de créer pour elle une grande terre. Avec beaucoup de difficulté ils recueillirent un peu de boue qui était collée aux racines de l'arbre.

La grande tortue offrit de porter cette terre sur son dos. Aussi les animaux se mirent-ils à étendre la boue sur la carapace de la grande tortue et cette terre grandit jusqu'à devenir une grande île puis un continent et la terre que nous connaissons.

C'est ainsi que la nation huronne-wendat, l'une des premières nations du Québec, raconte la légende de la création de la terre.

Une île qui flotte « au-delà du ciel », une femme sauvée par le règne animal et un peuple. Il n'en faut pas plus pour qu'existe la Terre. Contrairement aux mythes judéo-chrétiens, on ne trouve aucune mention d'un dieu créateur, de faute, ou de punition éternelle. Mais les animaux ont une âme compatissante. Peut-être, tout de même, que cet univers d'âmes est redoutable et que la survie des humains tient essentiellement à l'harmonie qu'ils doivent sauvegarder avec leur environnement.

Depuis les travaux de Mircea Eliade, on s'accorde à considérer le « mythe » comme « *un récit des temps fabuleux, qui, sous la figure de l'allégorie, laisse voir un fait naturel, historique ou philosophique. Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps des origines. Il raconte comment, grâce aux exploits des êtres surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution.* » (*Aspects du mythe*)

Ainsi, la nation huronne ne peut oublier ni la noblesse de son origine ni ses devoirs à l'égard de la vie, celle des animaux comme celle des humains.

On sait aussi que les récits de création comme celui-ci sont rappelés lorsque la vie est menacée. Ils sont empreints de solennité, chargés d'émotion et traitent des problèmes fondamentaux de l'existence : naissance et mort, maladie, soubresauts de la nature. Ils opèrent ainsi une remise en ordre du chaos primitif et ont un effet régénérateur.

Ce mythe, pour évoquer l'origine d'un peuple, convoque le ciel (troué), l'arbre et les animaux, ceux qui volent dans les airs et ceux qui pèsent sur la terre.

Ils sont doués de conscience puisqu'ils se consultent et, avec de la boue, créent pour la jeune huronne une Terre confortable, solidement arrimée à une carapace de tortue. Et le tout grandit jusqu'à occuper l'espace : c'est la Terre. Il faut la totalité de l'univers pour dire ce qu'est une nation.

À l'heure où tremblent nos certitudes, aujourd'hui, qui donc justifierait l'identité nationale par un mythe aussi englobant ?

Comment les humains accèdent à la liberté

Les aborigènes d'Australie ont un mythe qui, lui aussi, englobe toute l'énigme du Ciel, de la Terre et de l'Homme, le tout faisant système. En justifiant l'origine du boomerang, le récit parle de l'ordre du monde, de la faune, de la nature et d'attitudes sociales entre soumission et liberté.

Au commencement des temps il n'y avait ni soleil ni étoiles. La terre et le ciel étaient étroitement soudés l'un à l'autre. Le ciel pesait sur le monde et il y faisait sombre et froid.

Les hommes, de la taille d'une fourmi, se déplaçaient peureux d'une fente de rocher à une autre.

L'un de ces petits hommes vivait à l'écart, rejeté par la communauté de ses semblables parce qu'il avait refusé de passer comme eux son existence dans l'obscurité de ce monde. Il rêvait d'un monde plus vaste, plus lumineux. Mais, parce qu'il avait raconté son rêve, il fut chassé car les hommes de ce temps-là avaient peur de tout ce qui change.

Et le petit homme partit au hasard.

Il découvrit un jour une source d'eau, un lac beaucoup plus vaste que les misérables points d'eau. Il but de cette eau sans savoir que la source était magique.

Soudain il se sentit grandir, grandir... jusqu'à ce que sa tête et ses épaules cognent contre le ciel. Le ciel trop bas le gênait.

Prenant un bâton, il s'arc-bouta et pesa, pesa de toutes ses forces jusqu'à ce que le ciel commence à bouger.

Et bientôt l'homme le vit s'éloigner et flotter là-bas, dans l'infini.

Alors il regarda autour de lui sur la terre, et il vit que tout ce qui existait commençait à grandir, aussi les oiseaux minuscules et les animaux. Tous regardaient le monde avec étonnement et là-haut le ciel infini qui avait si longtemps et lourdement pesé sur la terre.

L'homme qui avait soulevé le ciel poussa un grand cri de joie. Et, dans sa joie, jeta de toutes ses forces le bâton qui s'envola très loin en décrivant un cercle. Et le voilà qui revient se poser juste à ses pieds. Ce jour-là le premier boomerang fit son premier vol dans l'espace tout neuf.

Sur terre, tous acceptèrent leur liberté nouvelle, les hommes, les enfants et les oiseaux qui prirent l'habitude de s'envoler toujours plus haut. Et les autres animaux, les arbres et les fleurs qui se dressent debout désormais. Seuls les insectes et les reptiles creusent encore la terre, y cherchent abri et nourriture dans les profondeurs. Pour eux, rien n'a changé.

Ce mythe jubilatoire nous parle à nous, enfants de la Technique, qui avons appris à conquérir l'espace en repoussant le ciel. Il s'agit là d'une figure de l'œuf cosmique dont le germe est l'homme qui veut grandir. Et avec lui, les sources, le règne végétal et animal. Un monde qui n'est pas « désenchanté » puisque la source est magique, mais qui est « désacralisé ». L'homme grandit à mesure que le ciel s'éloigne. De quoi nourrir les

utopies marxistes et fonder la laïcité. Il dit aussi que la liberté est une conquête tellement onéreuse que beaucoup lui préférèrent la sécurité d'une vérité établie, la servitude et le sommeil. Ils vivent comme avant, comme si rien n'avait changé.

Mais le destin de l'œuf n'est-il pas de s'ouvrir, coquille brisée ? Il est comme une maison d'où l'on sort, un nid, un sein maternel, un dedans qui pousse dehors ; il est, finalement, le tourment de l'homme, déchiré entre désirs contradictoires.

Mais l'homme donne sens à la Terre puisque de son bâton il fait une arme de chasse, et dans l'élan de sa joie il cherche à comprendre, son esprit s'éveille. C'est l'histoire d'une rébellion à laquelle tous ne participent pas.

Quand la Musique enchante encore la Terre et la divise : sacré/profane - masculin/féminin

Plus complexe, plus étrange, un mythe des Indiens Yahuna des forêts d'Amazonie.

Il y a de très nombreuses années, sortit de la grande maison aquatique la patrie du soleil, un petit garçon qui savait chanter de manière si merveilleuse que beaucoup de gens accouraient de près ou de loin pour l'entendre. Le garçon s'appelait Milomaki. Lorsque les gens qui l'avaient entendu rentraient chez eux et mangeaient du poisson, ils tombaient raides morts. Alors les membres de leurs familles saisirent Milomaki, qui entre-temps avait grandi, et était devenu un adolescent, et ils le brûlèrent sur un grand bûcher parce que, disaient-ils, il était mauvais et il avait tué leurs frères. Mais l'adolescent continua jusqu'à la fin à chanter merveilleusement, et quand les flammes commencèrent à lé-

cher son corps, il chanta : « *Maintenant je meurs, mon fils, maintenant je quitte ce monde !* » Lorsque son corps s'enfla à cause de la forte chaleur, il chantait toujours magnifiquement : « *Maintenant mon corps se brise, maintenant je suis mort !* » Son corps éclata, il mourut et fut consumé par les flammes, mais son âme monta au ciel. Le même jour, une longue feuille verte poussa de ses cendres. Elle grandit à vue d'œil, se déploya et fut, dès le lendemain, un grand arbre, le premier palmier paschiuba. Auparavant ces palmiers n'existaient pas. À partir de son bois, les gens fabriquèrent de grandes flûtes, et celles-ci redonnaient les merveilleuses mélodies que Milomaki avait chantées autrefois. Les hommes en jouent jusqu'à ce jour, chaque fois que les fruits des forêts sont mûrs, et ils jeûnent et dansent en l'honneur de Milomaki qui a créé tous ces fruits.

La « grande maison aquatique » est ici encore une figure de l'œuf cosmique, aux couleurs de soleil, cette fois. On voit ici comme un sortilège. Les mangeurs de poisson, envoûtés par le chant du garçon, meurent. Et lui devient victime expiatoire d'un peuple en danger. Mais le feu qui consume son corps libère son chant et son âme. Des cendres de son corps naît le palmier dont on fera des flûtes. Le chant magique demeure, pour la plus grande joie de la communauté.

On pourrait lire ici l'histoire d'une passion rédemptrice, d'un sacrifice pour la vie d'un peuple. Ou encore celle de l'avènement de la technique et des arts. Mais le mythe a aussi pour fonction de distribuer les rôles sociaux. Et ainsi de fournir à une société ses structures.

C'est le cas ici :

Mais les femmes et les petits garçons n'ont pas le droit de voir les flûtes, sinon ils doivent mourir.

Le monde qu'évoque le mythe de Milomaki est « enchanté » par un être exceptionnel dont le chant est porteur de mort. La communauté s'en libère par un rite sacrificiel, lequel s'avère inefficace jusqu'à ce que pousse cette feuille verte qui devient arbre, puis flûte et musique. Ces flûtes seraient-elles « sacrées », au point d'être réservées aux seuls hommes ? Voilà introduite la partition du monde entre hommes et femmes, entre sacré et profane ; il est universellement reconnu que nul ne peut voir le Sacré sans mourir... à moins peut-être d'être un homme ?

Quoi qu'il en soit, le mythe de Milomaki évoque l'antique et permanente exclusion des femmes de la sphère du Sacré. On sait que la civilisation des chasseurs-cueilleurs justifiait cette exclusion par le tabou du sang, un archaïsme qui perdure encore de nos jours. Tandis que le mythe de Milomaki ne donne à cette exclusion aucun fondement ni explication. Cela va de soi.

L'écoféminisme pour ré-enchanter le monde ?

Au fil des âges, les peuples premiers, Inuits, Aborigènes, Indiens ont été emportés dans l'engrenage d'une économie productiviste et capitaliste. Ils sont passés de l'expérience intuitive de la Terre à une connaissance objectivante, celle de la froide raison scientifique. Ils savent aussi que l'humanité ne renoncera jamais à réaliser ce qui est techniquement possible, fût-ce pour le malheur des hommes. Aussi sont-ils devenus insensibles à la richesse évocatrice de leurs mythes fondateurs. Est-il encore possible de « ré-enchanter le monde » sans pour autant renoncer aux connaissances acquises ? Le pouvons-nous, aujourd'hui en Occident ?

Il faudrait nous libérer d'une pensée dualiste : esprit/matière, âme/corps, vrai/faux. Rêve/réalité.

« Rosemary Radford Ruether met en lumière le changement de paradigme dans la cosmologie et l'anthropologie : la vision holiste remet en question celle qui a dominé longtemps – et continue encore aujourd'hui – en Occident, à savoir la vision dualiste qui sépare l'esprit de la matière » (p. 277).

Pour la guérison du monde. Une spiritualité écoféministe selon Rosemary Radford Ruether par Louise Mélançon, in Spiritualité contemporaine. Défis culturels et théologiques, sous la direction de Camil Ménard et Florent Villeneuve, Éd. Fides, Montréal, 1996.

Milomaki est à la fois mort et vivant, puisque ses cendres donnent une feuille verte. Les aborigènes trouvent leur place entre terre et ciel et leur boomerang parcourt l'orbe de la terre, tandis qu'ils marchent eux-mêmes à la suite de leur « porte-rêve » élu pour un an. Quant à la nation huronne, elle est redevable aux animaux qui pour elle aménagent la Terre.

La pensée symbolique court le risque de l'imaginaire et de ses structures anthropologiques.

« Le symbole donne à penser », aimait à dire Paul Ricœur. Parce que les mots voyagent en des registres multiples qui font voir la réalité ultime au-delà des apparences. La pensée portée par les mythes se déploie et parcourt le spectre des couleurs, s'enrichit d'images cueillies

au fil du temps, pour parler du présent, le lieu même de ce travail de création et d'organisation du monde et des sociétés qui relève de la responsabilité humaine. Alors le concept de « création » en est renouvelé. Le couple créateur/créature fait place à celui de co-création, l'homme est compris comme « co-créateur » tout le long de son existence, comme il arrive à ce « petit homme-qui-grandit » parce qu'il a repoussé un ciel oppressif. Le cosmos lui-même n'est-il pas créateur de lui-même par destructions et émergences, ruptures et déplacements ? Car, au-delà de ce que nous pouvons en dire, la création est mystère et nous ferions bien d'adopter, pour le cosmos, le discours apophatique - dire ce qu'il n'est pas plutôt que ce qu'il est - que la théologie utilise pour parler de Dieu.

Au risque de l'imaginaire

Au début de l'époque moderne, et jusqu'au XVIII^{ème} siècle, on a brûlé des « sorcières » sous prétexte d'hérésie et de folie. Françoise d'Eaubonne parle d'un « sexocide des sorcières » qu'elle attribue à l'alliance entre les secteurs intransigeants de l'Église et les secteurs intransigeants de la modernité capitaliste. Ces femmes étaient proches de la Nature, guérisseuses dans les campagnes, amies des sources, des arbres et des pierres, sensibles à l'imaginaire des lieux. On a aussi brûlé Marguerite Porète comme symbole d'une liberté spirituelle par rapport aux institutions. On sait que les mystiques de tous les temps ont été soupçonnés et combattus par une autre intransigeance, celle des théologiens dogmatiques.

Le monde désenchanté ne veut que la certitude des chemins balisés, ne supporte pas le risque de l'imaginaire et du symbole.

Il nous faudrait retrouver ce souffle-là et c'est peut-être la vocation et la chance du mouvement écoféministe.

Mohammed Taleb, en un article remarquable, leur trace un programme :

« L'engagement des écoféministes sur le terrain non seulement de l'écologie mais de la critique sociale est triplement important : 1/ les écoféministes apportent une contribution singulière à la question des liens entre désenchantement capitaliste de la Nature, oppression des femmes et domination occidentale sur le monde ; 2/ elles soulignent le caractère essentiel de la dimension culturelle dans les luttes de résistance. Gardiennes des mémoires, des cultures et des langues, elles peuvent aider les mouvements pour une justice globale à mieux comprendre « le viol de l'imaginaire » dont parle l'ex-ministre de la Culture du Mali, Aminata Traoré ; 3/ en donnant aux mouvements sociaux une mémoire et une profondeur temporelle, les écoféministes peuvent devenir les chaînons manquants entre les béguines, les sorcières et les militant-e-s d'aujourd'hui. »¹

Nous savons que « la civilisation technoscientifique, industrielle, productiviste et marchande, avec son emprise planétaire, est, en dépit des apparences, la plus fragile de toute l'histoire de l'humanité » (Pierre Rabhi). Nous devrions nous engager à ne prélever de la Nature que ce qui est nécessaire à notre vie. La traiter à nouveau comme un « sujet » de dialogue et de négociation, de gratitude. Nous devrions nous « enchanter » de la générosité de notre Terre Mère, génératrice et nourricière.

HUGUETTE CHARRIER

¹Itinéraires d'une féminité spirituelle écologique et rebelle, in *La chair et le souffle*, vol. 3, N° 1 (2008), p. 24.

Traces et développements de l'écoféminisme

Comme on remonte volontiers le cours d'une rivière jusqu'à ses ruisseaux et leurs sources, il est bon de retrouver les apports du féminisme à l'éco-féminisme d'aujourd'hui. Marche lente, souvent douloureuse. Sans prétendre la retracer ici, je voudrais en indiquer au moins quelques empreintes. On comprendra rapidement pourquoi la chronologie n'aura guère de place en mon propos : dès le début des critiques féministes, les femmes ont souvent développé un sens certain de la globalité, autant pour analyser l'oppression dont elles étaient victimes elles-mêmes que pour dénoncer les autres violences et parfois même pour inscrire leur propre libération dans celle de la Nature ou de la Terre. « *Va naître une révolte des esprits féminins contre un monde fait par les hommes, pour les hommes, où tant d'horreurs, de sang, de larmes, de supplices infligés à tout ce qui est vivant crie le vice de la domination* », écrivait Françoise Parturier dans *Lettre Ouverte aux hommes*, 1968, un des premiers ouvrages féministes français de l'après-guerre¹.

Double violence : envers les femmes, envers la Nature

On connaît l'assimilation qui fut faite entre la femme, le féminin, la Nature ;

elle demeure aujourd'hui, nourrissant encore ce qu'on appelle l'essentialisme (la vocation, le destin, les charismes de La Femme non seulement marqués mais déterminés par sa biologie). Dans un tout premier temps de culture « matristique », l'analogie Terre-Mère s'imposait (certaines cultures avaient défense de retourner la terre pour se garder de « griffer le visage de leur mère »). Y succéda, mais sans l'effacer complètement de la mémoire collective, cette culture patriarcale dont nous participons encore. L'imagerie sexuelle la plus spontanée ainsi que les métaphores rurales s'y sont complu ; « *tu vas à ton champ comme à ta femme* » était l'adage d'une analogie facile entre le soc mâle de la charrue et la puissance de l'homme pour se frayer le chemin du viol, ouvrant et labourant la femme. Point de culpabilité en cela ni par rapport à la femme, ni par rapport à la Nature : heureux temps où les deux semblaient exploitables à merci et où l'on pouvait ne viser qu'une utile fécondité ! Beaucoup serait à dire sur les corrections qu'y apporta le christianisme : message double puisque la culture patriarcale y a trouvé une justification

¹Françoise Parturier, *Lettre ouverte aux hommes*.

Traces et développements de l'écoféminisme

« Tout un courant spirituel a assumé la préoccupation écologique comme élément central d'un nouveau paradigme à partir duquel nous pourrions penser notre rapport à la transcendance ou à la divinité. Cette spiritualité "écologique" enracinée dans un nouveau type de rapport à la terre et à l'univers, née de la découverte des maux causés à notre environnement naturel, a donné lieu à une prise de conscience des liens qui existent entre cette menace écologique et la violence - de toutes sortes - faite aux femmes » (p. 271).

« La principale caractéristique de cette spiritualité est de promouvoir la réconciliation dans l'ensemble de nos relations, avec les autres comme avec nous-mêmes, avec notre corps comme avec la nature/terre/cosmos, et avec Dieu, en n'oubliant pas la dimension socio-politique de ces relations » (p. 272).

« L'analyse féministe radicale permet de montrer que les problèmes écologiques ou environnementaux ne pourront être surmontés par des objectifs uniquement technologiques : pour assurer la "guérison de la terre", il est nécessaire d'ordonner autrement l'ensemble de nos relations sociales, de sexe, de classe, de race... » (p. 273).

Pour la guérison du monde. Une spiritualité écoféministe selon Rosemary Radford Ruether par Louise Mélançon, in *Spiritualité contemporaine. Défis culturels et théologiques*, sous la direction de Camil Ménard et Florent Villeneuve, Éd. Fides, Montréal, 1996.

« religieuse », mais pas l'éclairage suffisant qui permet aujourd'hui de reconnaître le principe de parité dans le message évangélique du Salut. C'est que, aujourd'hui, notre rapport à la vie s'est inversé, la fertilité de la Femme et de la Nature a conduit à un double retournement anthropologique et écologique ; et c'est le fait que la vie soit assurée à satiété sur une terre surexploitée qui nous appelle à une éthique, des gestions, des

responsabilités nouvelles. Doublement exploitées, en tant que « nature » et en tant que femmes, celles-ci se sont souvent révélées capables d'un féminisme de l'urgence du double enjeu, pour les humains et leur planète. Mais il fut toujours difficile de savoir intégrer, expliciter et faire admettre la globalité de ces perspectives, notamment si l'on refusait d'ajourner la libération des femmes au profit de celle des classes, comme ce fut

le cas entre socialisme et féminisme, ou bien au profit d'une libération nationale qui ne changeait pas pour autant la condition des femmes. N'est-ce pas le même débat que nous retrouvons aujourd'hui quand on veut établir des dissociations trompeuses entre droits de l'homme, développement, écologie et droits des femmes ? Se heurtent encore souvent les stratégies et les mythologies en place : en témoigne un compte rendu sur la conférence de Cochabamba, en Bolivie, où le président Evo Morales développait, en termes nationalistes, une spiritualité de la Terre-Mère. Le Conseil scientifique d'Attac y répond en la personne de Christiane Marty regrettant « *que la revendication d'une reconnaissance des droits de la Terre Mère a de quoi surprendre lorsqu'en parallèle les droits des femmes continuent d'être bafoués. Plutôt que d'adopter ce mysticisme, pourquoi ne pas faire la place qui leur est due aux mouvements de femmes qui luttent pour la préservation de la planète ?* »²

Plus pacifiques les femmes ?

Ne nous leurrions pas, on trouve chez elles des colombes et des faucons... Bonnes courroies de transmission des cultures, les femmes ont souvent soutenu les nationalismes ! Mais dans l'histoire d'un pacifisme international, elles ont écrit aussi des chapitres volontaires, tenaces, courageux, jusqu'à risquer parfois la prison. Qui connaît encore la Baronne von Conn, prix Nobel en fondant une des premières Ligues des Femmes pour la Paix ? Dans une grande diversité de Ligues féminines, internationales et nationales, les Européennes ont lutté, bien plus que les hommes, contre la surenchère qu'a connue l'Europe dans ses préparatifs et vengeances guer-

rières mutuelles entre l'Allemagne et la France ; elles sont bien placées pour se montrer conscientes de l'ampleur des menaces géopolitiques élargies désormais aux dimensions mondiales. « *Non à la guerre disent-elles* », écrivait Odette Thibault en titre d'un ouvrage très complet qui, après avoir « *démystifié et désacralisé la guerre* », propose une éducation à la paix³. Sur la capacité pacifique des femmes, elle livre des notations intéressantes, tirées des travaux de J. W. Prescott. Si celui-ci confirme l'avis commun « *que tous les mâles sont dans l'ensemble et en moyenne plus agressifs que les femelles* », il attribue cette différence à la capacité de ressentir et d'intégrer le plaisir physique à la vie somatique et psychologique. Cette « *capacité intégrative* » serait plus développée chez la femme que chez l'homme. Mais, ajoute la biologiste Odette Thibault, si la guerre, la chasse, une criminalité plus importante sont des faits d'hommes - et elle parle du patriarcat comme d'une « *situation belligène* » -, c'est bien parce que la culture a encouragé l'agressivité virile, alors que les femmes risquent encore aujourd'hui de se laisser enfermer dans une spécificité que leur apporterait non pas un « *instinct maternel* » mais plutôt, dit-elle, « *un investissement maternel* ». Comme on le sait, les débats et luttes pacifiques ont pris aujourd'hui l'envergure de la mondialisation ; laquelle appelle au discernement nécessaire bien au-delà des sentiments d'enthousiasme ou de réprobation. Dans un petit ouvrage pertinent et très docu-

²Témoignage Chrétien, 22 avril 2010.

³Odette Thibault, *Non à la guerre disent-elles*, Éd. Lyon, *chronique sociale*, 1982.

Traces et développements de l'écoféminisme

menté, Monique Dumais⁴ en fait part : elle montre comment la mondialisation est accusée de maintenir des rôles différenciés et de contribuer à accentuer les inégalités hommes-femmes. Sévère constat : « *les mouvements antimondialisation maintiennent une résistance à lier de manière structurelle la classe, le genre et la race* ». Et cela explique en partie la nécessité qu'éprouvent les femmes à se faire entendre et ce pourquoi elles multiplient les Plates-formes femmes, les commissions spéciales et projets spécifiques, même au sein des grands organismes mixtes qui travaillent désormais pour les droits de l'homme, la paix, la justice, le développement et l'écologie. Innombrables regroupements de femmes non plus seulement pour défendre leurs droits mais qui militent pour la paix, l'environnement et la justice sociale, telles ces « Mamies engagées », membres des « *Raging Grannies* » qui essaient largement depuis leur fondation récente en Grande-Bretagne⁵. La Charte mondiale pour l'humanité, adoptée lors de la 5^{ème} rencontre au Rwanda le 10 décembre 2004, offre un bon résumé de ce que poursuivent tant d'initiatives féminines dans différents pays : « *Nous les femmes marchons depuis longtemps pour dénoncer et exiger la fin de l'oppression que nous vivons en tant que femmes, pour dire que la domination, l'exploitation, l'égoïsme et la recherche effrénée du profit menant aux injustices, aux guerres, aux conquêtes et aux violences ont une fin* »⁶. On trouve les mêmes accents dans l'Appel pour la 3^{ème} Marche Mondiale : « *Patriarcat et capitalisme s'articulent pour contrôler nos corps et nos vies. Ils engendrent sexisme, violences, discriminations, inégalités, pauvreté et racisme. Ils mettent en péril l'avenir de la planète* »⁷.

Culture nouvelle : reconnaissance, relationnalité, éthique de la sollicitude

On nierait la réalité à ne pas relever la multiplicité et l'ampleur de l'actuelle mobilisation des femmes. Mais celle-ci peut viser des projets conservateurs (où les hommes gardent quand même le leadership : mouvements d'extrême droite, Opus Dei et autres) comme, à l'inverse, un écoféminisme engagé et politique bien au-delà du seul souci environnementaliste. À relire certaines premières prises de position, encore très ancrées sur le seul féminin comme, par exemple, en 1974 celle de Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*⁸ (bien qu'il faille lui rendre justice de sa conclusion sur le temps de l'écoféminisme), on mesure l'envergure qu'a prise le thème de l'écologie. J'en retiens trois aspects novateurs : la reconnaissance de chaque être, leur mise en relation et l'éthique d'une conception renouvelée de la sollicitude (*ethic of care*).

⁴Monique Dumais, Femmes et mondialisation, Éd. Montréal, Médiaspaul, 2009.

⁵Le Monde magazine, 24 avril 2010.

⁶Dumais, op. cité, p. 123.

⁷Collectif français, 25 rue des Envierges, 75020 Paris ; site : www.mmf-france.fr ; on lira la présentation très complète sur la MMF de la théologienne Micheline Lagüe sur le site de Femmes et Ministères (www.femmes-ministères.org).

⁸Françoise d'Eaubonne, Le féminisme ou la mort, Éd. Pierre Horay, 1974.

Reconnaissance

Monique Dumais en souligne l'importance comme d'un « *besoin humain vital... Dans la sphère privée ou dans la sphère publique, il y va de l'identité des personnes, de la perception positive ou négative qui est reflétée et qui occasionne soit stimulation, soit destruction* ». Le fait que nos sociétés médiatiques mettent en valeur l'exemple de femmes compétentes, lutteuses, rebelles (prix Nobel de la paix en 2003 à Shirin Ebadi, la juge iranienne) constitue une nouveauté importante à ses yeux, non seulement pour la restauration de l'identité féminine mais pour la participation des femmes aux changements escomptés, alors que le manque de reconnaissance atteint cruellement les femmes réfugiées, migrantes, déplacées⁹.

Relationalité

Monique Dumais fait une part importante à la relationalité en citant Mary Grey : « *la relationalité comme une catégorie de base de l'existence. Les concepts clé en sont la mutualité, la réciprocité, l'interdépendance, une passion pour une relation correcte et une juste interrelation entre toutes les choses* »¹⁰. On retrouve la même perspective chez d'autres théologiennes canadiennes, telles Pierrette Daviau commentant l'ouvrage fondateur de Radford Ruether¹¹ : « *Pour assurer la guérison de la terre, pour régler les problèmes écologiques et environnementaux, il faut plus que les objectifs techniques et scientifiques, il est nécessaire d'ordonner l'ensemble de nos relations sociales de sexe, de classe, de race autrement. L'avenir de l'humanité, selon Rosemary Radford Ruether, sa guérison arrivera si nos relations sont changées, transformées* »¹².

Éthique du care

Dans *Le sexe de la sollicitude*¹³, la philosophe Fabienne Brugère propose elle aussi une perspective d'avenir : il ne s'agit pas d'abandonner ce qui fut le propre des femmes mais de passer de son usage privé à la sphère publique et de son marquage féminin et mineur à une appropriation positive par les deux sexes. « *Critique et sauvetage de la sollicitude*, écrit-elle en plaidant pour la possibilité de désaccorder non seulement la relation de maternité et de maternage, et également la relation de maternage et celle de soin. Plus généralement chaque être humain devrait pouvoir s'engager de façon responsable dans la prise en charge

⁹Monique Dumais, *op. cit.*, p. 101.

¹⁰Mary C. Grey, *op. cit.* Dumais p. 27 ; Mary Grey, théologienne féministe et prêtre anglicane, fut présidente du Forum Œcuménique de Femmes chrétiennes d'Europe.

¹¹Rosemary Radford Ruether, *Gaia and God : An Ecofeminist Theology of Earth Healing*, New York, Harper Collins, 1992.

¹²Pierrette Daviau, Pour libérer la théologie. Variations autour de la pensée féministe d'Ivone Gebara, dir. Pierrette Daviau, Laval, Presses de l'Université, 2002, p. 91. Voir aussi : Louise Melançon, Pour la guérison du monde. Une spiritualité écoféministe selon Rosemary Ruether, dans Spiritualité contemporaine. Défis culturels et théologiques, C. Ménard et F. Villeneuve (dir.), Montréal, 1996, Fides, coll. « Héritage et projet ».

¹³Fabienne Brugère, *Le sexe de la sollicitude*, Le Seuil, 2008.

Traces et développements de l'écoféminisme

« *Bien loin
de rester soumise
à la domination masculine
en vue d'un sacrifice
invisible des femmes
dans la sphère privée,
la sollicitude peut devenir
une valeur structurante
des relations humaines
comme point d'équilibre
entre souci de soi
et souci des autres.* »

des êtres dépendants que sont, par exemple, les petits enfants. Ce féminisme ordinaire n'est pas réservé aux femmes. Il milite en faveur du care défavorisé dans des sociétés structurées autour de la rentabilité et de l'argent facile. Bien loin de rester soumise à la domination masculine en vue d'un sacrifice invisible des femmes dans la sphère privée, la sollicitude peut devenir une valeur structurante des relations humaines comme point d'équilibre entre souci de soi et souci des

autres. » Fabienne Brugère prend parti au côté de Judith Butler¹⁴ pour un trouble dans la sollicitude : si, comme premier maillon d'un féminisme ordinaire, elle critique le destin de complémentarité qui a assigné aux femmes l'espace privé du souci des autres et aux hommes l'espace public des jeux sociaux et décisionnels, son propos va beaucoup plus loin en refusant que l'on ramène le rôle politique de la sollicitude à une utilisation sociale et politique des sentiments, ce qui reviendrait à confondre la sollicitude et le compassionnel. Il s'agit pour elle de faire coexister la sollicitude à côté de la justice et de ses règles.

Dimension holistique¹⁵

Dans l'éco-féminisme, le mouvement féministe assume sa maturité. Il fut lié, bien que souvent difficilement reconnu par eux, aux mouvements de transformation sociale : anti-esclavagisme, refus de la double-morale, aspirations démocratiques, progrès des droits humains. Aujourd'hui, fort d'un mode alternatif de présence au monde, ayant acquis une part indispensable des droits et moyens d'action et d'expression, pressé par l'urgence du salut des êtres humains et de toute la création, il peut mieux affirmer à la fois ses interactions - avec l'écologie, le pacifisme, les mouvements pour la justice et le développement du-

¹⁴ Judith Butler, *Trouble dans le genre, La découverte*, 2005.

¹⁵ « Holistique » désigne la visée dynamique qui s'étend à tout l'Humain, non seulement dans ce qu'on appelait son intégralité, mais dans ce qui apparaît, désormais, être son devenir : l'interaction entre l'Homo, le vivant et les énergies du cosmos.

rable contre une mondialisation irresponsable du profit - et témoigner de sa vision singulière, holistique. Comme une nouvelle expérience créatrice, l'échange paritaire, l'interdépendance, la solidarité et la coresponsabilité entre les sexes deviennent la matrice et le modèle d'échanges féconds entre tous les membres du Vivant et leurs ressources. Se déploie ainsi un autre rapport à la nature, au développement et à la spiritualité, notamment dans une conception chrétienne renouvelée des dons et responsabilités qui trouvent leur source illimitée en Dieu/e. Nous voici loin des « diktats » d'une loi naturelle définissant l'identité, le statut et le rôle de chacun des sexes. Je reste très touchée de la part prophétique que des chrétiennes ont su apporter à ce développement de la théologie féministe. Grâce soit rendue à celles qui ont su affirmer que la Genèse nous convoque dans le futur et non le passé. Grâce soit rendue pour le clin d'œil de « la Bible à l'an vert ! »¹⁶. Grâce soit rendue pour leurs convictions :

« *La parole et la science des femmes se réappropriant leur corps sexué dans un projet de cohumanité responsable et créatrice d'humanité rejoignent et marquent l'histoire religieuse humaine. Leur mise en route interpelle l'histoire religieuse jusqu'à ses origines et, en même temps, sa parole et sa science. Leur démarche est d'autant plus significative et enracinée qu'elle s'appuie sur un projet d'humanité globale* », écrit Elisabeth J. Lacelle¹⁷.

Elle est rejointe par Denise Veillette :
« *Au-delà du paradigme patriarcal de la religion chrétienne, abstrait et reflet d'une organisation sociale masculine, émerge un nouveau paradigme fondé sur le désir et le vécu des femmes, en harmonie avec une vision du corps du monde, comme corps communautaire, comme corps de*

Dieu. Un Dieu à l'intérieur de soi comme pouvoir de transformer, un Dieu cosmique protecteur de la terre et de l'univers, un Dieu libérateur des oppressions sociale, symbolique et ecclésiale, un Dieu physique. Non seulement un Dieu dans le monde, mais le monde "en" Dieu »¹⁸.

Que les femmes restent pour l'heure, mais sans exclusion aucune, les premières actrices du projet holistique de l'éco-féminisme n'étonnera pas. Elles portent la richesse et la singularité d'expériences, de pratiques, de recherches créatives alternatives : souffrances, libération, restauration, interdépendance de justice, tendresse et solidarité. Collectivement et plus que d'autres, à cause de leur long cheminement spirituel de libération, elles portent foi en l'Humanité enfin réconciliée en elle-même. À travers le souci de son intégralité, l'expérience de ses solidarités et transcendances, elles savent ce qu'elles ont découvert. Belle aventure s'il en est, ordonnée non seulement vers le refus d'une destruction proche mais vers un avènement de l'Homo. Lequel rendrait caduque les étapes de l'humanisme et du féminisme.

MARIE-THÉRÈSE VAN LUNEN CHENU

¹⁶ Colette Martin-Magnenat, *La transforme ou la bible à l'an vert*, Genève, Éd. d3, 1983.

¹⁷ Elisabeth J. Lacelle, *La femme, son corps et la religion. Approches pluridisciplinaires*, Montréal, Bellarmin, 1983, p. 31.

¹⁸ Denise Veillette, in *Recherches féministes, l'autre salut*, p. 58, *Exister, penser, croire autrement*. Thématique religieuse féministe de la revue *Concilium*, Université Laval, 1990.

Écoféminisme et théologie

Religieuse de la Congrégation Notre-Dame (autrefois « chanoinesses de Saint-Augustin »), ayant dirigé l'Institut de théologie pastorale de Recife au côté de Dom Helder Camara, **Ivone Gebara** vivait auprès des plus pauvres. Parce qu'elle avait déclaré publiquement que l'avortement était parfois la seule solution de misère qui pouvait être envisagée, Rome a sommé sa congrégation de la renvoyer. Honneur à celle-ci qui refusa. Un compromis envoya Ivone à Louvain terminer sa théologie. Sa thèse, des plus brillantes, fut publiée sous le titre *Le mal au féminin* (L'Harmattan, 1999) ; elle apportait au féminisme l'analyse de la culpabilité des femmes telle une réalité biologique culturalisée... Le christianisme leur a appris à supporter et accueillir leur croix plutôt qu'à chercher les moyens de la dépasser...

Docteure en philosophie et en théologie, universellement connue, donnant cours et conférences de par le monde, Gebara continue à clamer la voix des pauvres. Et ses analyses, ses critiques envers l'institution, son discernement et son courage portent loin.

MARIE-THÉRÈSE VAN LUNEN-CHENU

Références :

- bulletin FHE, n° 75 ; *Les cahiers du libre avenir*, « Jésus », décembre 1998 ;
- Ivone Gebara, *Les eaux de mon puits* (Bierges, Belgique, Éd. Mols, 2003) ;
- Ivone Gebara, *Longing for Running Water. Ecofeminism and Liberation* (Fortress, Press-Mineapolis, 1999).

À partir de la fin des années 1970, devant les énormes catastrophes de destruction de l'environnement, notamment celle de Tchernobyl, des groupes de féministes de différents pays se sont préoccupés des questions écologiques. C'était par souci de lier les grandes questions du féminisme avec une problématique qui touche toute la planète et très particulièrement la vie des femmes.



Nous savons combien partout dans le monde ce sont les femmes les premières à s'en soucier avec la question de l'alimentation de la famille et ce qui en découle : trouver la nourriture et l'eau potable pour assurer une vie digne à toutes et tous. Ceci ne veut pas dire que cela n'est pas une responsabilité aussi masculine. Dans ce sens, la question écologique vue par les femmes ne recouvre pas seulement la question de l'environnement et de la production d'aliments, mais touche aussi le monde du symbolisme culturel et notamment religieux. C'est dans ce sens que les théologiennes chrétiennes se sont préoccupées de l'écologie théologique comme une manière de lutter pour qu'une symbolique plus inclusive, non seulement des deux genres mais de l'environnement, puisse se développer dans la tradition chrétienne. Comment dépasser la limitation de dire toujours Dieu au masculin ? Ou encore : comment dépasser l'excès d'anthropocentrisme de nos croyances religieuses même si elles ont des valeurs spécifiques pour l'être humain ? Comment dépasser le salut au masculin ? Des questions semblables se sont posées aussi à des femmes d'autres credo religieux.

La question de lier femmes et environnement pourrait paraître d'une part essentialiste puisqu'elle peut suggérer que la nature ou l'environnement seraient des dimensions presque uniquement féminines, tandis que la culture serait prioritairement masculine.

D'autre part, le rapport entre féminisme et écologie, pour certaines féministes, pouvait diminuer l'impact des revendications des femmes pour le droit et la justice sociale au féminin. Malgré quelques critiques parfois justes, l'écoféminisme a tracé un chemin et semble se développer surtout dans des milieux moins aisés, particulièrement à la campagne. Et ceci parce que son point de départ touche aux questions qui sont de l'intérêt d'une identité féminine liée aux soins de la famille. Concrètement cela veut dire que l'écoféminisme a pris plus d'espace parmi les mères de famille ou les femmes de la campagne préoccupées par une culture plus naturelle des champs. Je remarque à ce propos la combinaison de l'identité féministe et écologiste présente par exemple dans le mouvement des femmes paysannes au Brésil. Il y a un féminisme lié à la culture de la terre et aux valeurs de la famille qui s'est développé et qui conduit plusieurs groupes de femmes à une lutte pour leur dignité et pour des conditions sociales plus justes. Le Mouvement des Femmes Paysannes du sud du Brésil a mené plusieurs luttes dans ce sens et est considéré comme référence importante pour celles qui veulent relier les luttes féministes avec une défense d'un environnement plus sain.

Dans une perspective plus théorique, nous sommes convaincues, au moins

*Pourquoi, dans notre tradition,
la symbolique de l'amour oblatif,
de la charité, du pouvoir divin,
du salut offert,
ainsi que la représentativité du pouvoir sacré
sont-elles trop souvent données
comme fondamentalement masculines ?*

rationnellement, de l'interrelation entre toutes les choses. Et c'est dans ce sens que nous posons des questions à notre héritage chrétien. Pourquoi, dans notre tradition, la symbolique de l'amour oblatif, de la charité, du pouvoir divin, du salut offert, ainsi que la représentativité du pouvoir sacré sont-elles trop souvent données comme fondamentalement masculines ? La question n'est pas seulement l'exclusion des femmes, mais l'exclusion de l'ensemble de la planète comme lieu d'amour, de rédemption et de résurrection. La philosophie écoféministe essaye de décentraliser l'humain masculin de son omnipotence et de sa domination politico-culturelle

pour introduire la réalité de l'interdépendance entre toutes les choses. Non seulement l'être humain s'entraide et vit des formes différentes historiques de salut, mais tous les éléments qui rendent possible la vie entrent différemment dans le même processus de son maintien. L'interdépendance va au-delà des schémas hiérarchiques, c'est-à-dire de ceux qui affirment la vie comme l'émanation d'un principe unique reconnu symboliquement comme masculin. Et à cause de cela on se permet d'établir des hiérarchies et des dualismes dont l'un s'oppose à l'autre par un surplus de valeur attribué. Par exemple, l'homme vaut plus que la femme, le blanc plus

que le noir, les êtres humains plus que les animaux, les animaux plus que les plantes et ainsi de suite. La hiérarchie affirme dans la théorie la valeur de toute la création, mais dans la pratique nie la réalité des différents pouvoirs et du soutien entre eux, révélateur de notre interdépendance.

La conception hiérarchique du monde se reproduit en théologie et dans les structures de pouvoir des Églises chrétiennes. Il y a, comme nous le savons, dans nos théologies et dans notre catéchèse, la production d'une symbolique culturelle qui semble nier le principe de l'interdépendance reconnu au moins théoriquement par certains groupes d'Église. C'est une façon de nier au niveau anthropologique la biodiversité présente dans notre vie et indirectement de réduire non seulement la Terre et ses écosystèmes à l'état de marchandise, mais les êtres humains à l'état de marchandise les uns pour les autres.

Comme tout est inter-lié, ce marché humain touche aussi les religions et l'exercice du pouvoir qui les caractérise. C'est justement contre cette exploitation de l'être humain par l'être humain à différents niveaux que l'écoféminisme théologique dénonce l'idéologie religieuse qui favorise les uns au détriment des autres (les femmes) au niveau de la représentation religieuse. Nous nous rendons compte que l'horizon de nos croyances religieuses est irréductible à un modèle unique d'expérience religieuse contrôlée par une vision masculine dite représentante de Dieu. Les théologien(ne)s écoféministe(s) essaient de revoir notre tradition à la lumière de deux réalités constitutives de la vie : respect de la diversité dans toute sa complexité et partage effectif des pouvoirs.

C'est de notre *oikia*, de notre habitat commun, de notre grande Maison planétaire vécue dans nos différents contextes que nous constatons que le changement de références religieuses est urgent afin de conserver la santé de la planète et de ses habitants. La question écologique est plus ample que le réchauffement global ou la pollution. Elle a à voir avec nos croyances les plus profondes, celles capables de cultiver les conflits de classe, de genre, les comportements destructeurs qui visent des bénéfices pour une élite puissante. C'est à la lumière de tout cela que parler de christianisme, c'est parler d'un phénomène pluriel qui se renouvelle continuellement. Et c'est à cause de cette mutation créative de la vie même qu'il semble de plus en plus anachronique de croire à une révélation donnée pour toujours, à une image humaine et divine interchangeable, à un modèle de pouvoir qui correspondrait à la volonté du Dieu des hommes. Quel Dieu aurait révélé le modèle de pouvoir le plus juste ? Penser les pouvoirs, n'est-ce pas une prérogative de l'être humain et une construction humaine ? Penser le sacré, n'est-ce pas à partir de nous, de ces êtres capables de peur et de révérence, d'amour et de haine, de création et destruction ? Nous sommes de la Vie et la Vie est elle-même un processus complexe de vie et mort, de mort et vie, toujours, toujours et partout, en nous et au-delà de nous.

L'écoféminisme nous invite à penser et à penser autrement l'être humain - femme/homme - en continue création avec toute la Terre et tout l'univers, comme *un* même Corps, à la fois égal et différent, un et multiple.

IVONE GEBARA
Camaragibe, avril 2010

Éco-masculinisme : quand les hommes inventent une nature à dominer

Le « masculinisme » désignant parfois la lutte des membres du groupe oppresseur pour garder leurs privilèges¹, je propose de nommer « éco-masculinisme » le recours à la « nature » pour conforter cette domination.

En inventant le terme « *écologie de l'homme* »² pour contrer les théories de la construction de l'identité sexuelle, Benoît XVI a fait un pas dans cette di-

rection. Il affirme que l'Église « *ne doit pas seulement défendre la terre, l'eau et l'air (...) mais aussi protéger l'homme contre sa propre destruction* » : la « *nature de l'être humain comme homme et femme* » doit être protégée contre « *ce que l'on exprime et entend souvent sous le terme de "gender" [qui] se traduit en définitive par une auto-émancipation de l'homme de la création et du Créateur.* » Sont menacés concrètement, selon Benoît XVI, le mariage hétérosexuel « *sacrement de la création* » et la finalité de l'union sexuelle défendue par l'encyclique *Humane Vitae* de Paul VI.

Sous l'habit écologique, c'est la vieille doctrine de la « loi naturelle » qui est présentée, en continuité avec l'enseignement de Joseph Ratzinger quand il dirigeait la Congrégation pour la doctrine de la foi et publiait *La collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et le monde*³. Je montrerai ici en quoi ce repli sur une nature éternelle, en refusant

¹Plus exactement, le masculinisme lutte contre les discriminations que subiraient les hommes, spécialement dans les sociétés réceptives au féminisme, du fait d'un prétendu pouvoir matriarcal. C'est donc un courant de l'antiféminisme qui présente la particularité d'être victimaire et de mimer les analyses féministes. Il se trouve que l'oppression masculine est constitutive de l'identité virile et que des hommes s'imaginent lutter à bon droit pour conserver ce privilège plutôt que de remettre en cause une identité bâtie sur un rapport de pouvoir. Pour aller plus loin, voir : Mélissa Blais et Francis Dupuis-Déri (dir.), *Le Mouvement masculiniste au Québec, l'antiféminisme démasqué*, Éd. Remue-ménage, 2008.

²*Discours de Benoît XVI à la Curie à l'occasion de la présentation des vœux de Noël, Vatican, 22 décembre 2008.*

³« *La collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et le monde* », *La Documentation catholique*, n° 2320, année 2004, pp. 775-784.

de prendre en compte le social, nourrit l'oppression patriarcale et instrumentalise la création.

**Dans la loi naturelle,
la loi ce sont les hommes
et la nature les femmes**

Le magistère catholique masculin, quasi muet sur les hommes (mâles), n'aborde la « *différence des sexes* » que

de vierge et de père. Personne ne les qualifie de « *complémentaires* » des femmes afin de les exclure de certaines responsabilités dans l'Église. De même le document sur la « *collaboration de l'homme et de la femme* » ne parle en réalité que des femmes.

Cela n'est pas étranger au fait que ce sont des hommes qui définissent la nature des femmes. Ils sont les sujets de la



par les femmes. Jean-Paul II a publié un *Mulieris Dignitatem*, envoyé une *Lettre aux femmes* et dans bien des occasions il s'est adressé spécifiquement aux femmes, mais jamais les hommes n'ont reçu de lettre et l'on attend toujours un « *Viris Dignitatem* » qui enseigne aux hommes leur « *vocation naturelle* » d'époux,

doctrine quand les femmes en sont les objets⁴. De leur nature masculine ils ne parlent pas. C'est sans doute qu'ils l'identifient à la nature humaine. Les

⁴Comme l'écrivait FHE en 1970 au congrès de la revue *Concilium* qui avait invité seulement 4 femmes sur plus de 100 théologiens.

hommes (*vir*) s'identifient aux hommes (*homo*), à l'universel, au neutre, au prototype, tandis qu'ils assignent les femmes à la particularité, à la spécificité, à la différence.

Quand ils parlent d'« *écologie de l'homme* » comme Benoît XVI ou de « *nouveau féminisme* » comme Jean-Paul II, ce n'est pas pour appuyer les luttes des femmes, c'est pour les cadrer et les renvoyer à un état « naturel » dont elles chercheraient à se débarrasser, c'est essentiellement pour empêcher les femmes d'attenter aux droits d'autres catégories : les hommes (presbytérat, procréation) et les enfants (contraception et avortement). Et ce sont des hommes qui définissent l'identité des femmes et leur rapport avec les hommes, illustrant à merveille comment se construit le genre dans l'Église : comme un rapport de pouvoir qui construit les femmes et les hommes.

Qu'est-ce que le genre ? Redisons-le : des hommes investis de l'autorité disent aux femmes qui elles sont et quels rapports elles doivent entretenir avec les hommes. Le genre est donc un rapport de pouvoir qui se construit lui-même dans le même temps qu'il construit ses deux termes.

Au fond dans l'Église, les hommes sont la loi et les femmes la nature : voilà la « loi naturelle ». Eux qui parlent et qui se prétendent seuls capables de représenter le Verbe de Dieu dans l'Eucharistie, ils réduisent les femmes à un corps, à des spécificités physiologiques, et malgré tous les beaux efforts de Jean-Paul II, ils se montrent incapables de les penser autrement que relatives aux hommes (épouse, vierge) et aux enfants (mère, vierge), incapables de les penser autrement que comme un stéréotype impersonnel : LA femme. Dans la vie

professionnelle et politique, dans la virginité même, ils demandent encore aux femmes d'être mères et leur assignent spécifiquement la mission du « *souci de l'autre* » (§ 13) censée aller de pair. Quand Ratzinger se rappelle qu'en « *dernière analyse, tout être humain, homme et femme, est destiné à être "pour l'autre"* », ce n'est pas véritablement un encouragement pour les hommes (*vir*) à adopter les valeurs exaltées chez LA femme : « *Dans cette perspective, ce que l'on nomme "féminité" est plus qu'un simple attribut du sexe féminin. Le mot désigne en effet la capacité fondamentalement humaine de vivre pour l'autre et grâce à lui.* » (§ 14) Voilà que le Vatican donne dans une théorie du genre ! Le féminin comme genre performé par les individus quel que soit leur sexe.

Mulieris Dignitatem est aussi rempli de ces contradictions. Cette lettre apostolique contient d'une part de merveilleuses avancées dans la reconnaissance de la dimension personnelle des femmes à égalité avec celle des hommes (*vir*), fondée sur la vocation commune à l'union à Dieu et à la communion des personnes. Jean-Paul II fait ainsi une interprétation nouvelle et audacieuse de la Genèse et des Lettre de Paul qui rend l'aide « *réciproque* » et la soumission « *mutuelle* » entre les époux⁵. Il rappelle que l'homme et la femme sont tous deux à l'image de Dieu, que le langage analogique attribuée à Dieu des caracté-

⁵Cf. Jean-Paul II, Lettre apostolique "Mulieris Dignitatem", 1988, § 7 et 24. *Authentique progrès par rapport à tout le magistère antérieur jusqu'à Pie XII qui rangeait encore parmi les « vertus domestiques » « l'honnête subordination de la femme à son mari » et dénonçait l'émancipation économique des épouses. Cf. Lettre encyclique Casti Connubii sur le mariage chrétien, 1930, ch. 2, § 3.*

ristiques masculines et féminines qui le montrent comme père et comme mère ; que « cette “génération” ne possède en elle-même aucune qualité “masculine” ou “féminine” » (§ 8) ; que « la “paternité” et la “maternité” humaine porte[nt] en soi la ressemblance, c’est-à-dire l’analogie, avec la “génération” divine et avec la

“paternité” qui, en Dieu, est “totalement différente”, complètement spirituelle et divine par essence » (§ 8).

Le magistère échoue à reconnaître aux femmes le plein archétype humain

D’autre part, Jean-Paul II est incapable d’opérer jusqu’au bout la conver-

« Ce système de domination qu’on appelle le patriarcat est né au long des siècles en suivant le développement des sociétés humaines : il a été particulièrement codifié dans l’ère classique occidentale, et sacralisé de manière évidente dans le christianisme. L’existence de ces relations de domination a, en effet, été justifiée comme étant “l’ordre naturel” voulu par Dieu. L’idée même du Dieu monothéiste, le Dieu créateur du cosmos qui a pris une figure masculine, a renforcé toutes les formes de domination. Il y a donc dans les traditions classiques occidentales une sacralisation de la hiérarchie patriarcale sur les femmes, comme sur les esclaves et la terre... établissant ainsi un lien symbolique entre le corps des femmes, la terre, la matière pendant que les hommes s’identifiaient au ciel, à l’esprit et à la transcendance » (p. 274).

« Toutes nos relations sont déformées, défigurées, tordues : relation entre les hommes et les femmes, relations entre les humains de manière générale, relations avec la nature-terre. On ne pourra “guérir” la planète, et donc avoir un avenir comme humanité, que si toutes nos relations sont changées, transformées » (p. 275).

« La présence du mal dans le monde n’est pas neuve ; mais l’écologie scientifique a “diagnostiqué” un mal sans précédent dans l’histoire de l’humanité : la rupture de l’équilibre des diverses formes de vie qui met notre planète-terre en danger de destruction globale. On peut décrire ce mal comme un cancer : l’équilibre est rompu lorsqu’un élément du système vivant prolifère aux dépens des autres. Cela devient mortel si l’équilibre n’est pas gardé ou rétabli par les limites que s’imposent les divers éléments » (p. 275).

Pour la guérison du monde. Une spiritualité écoféministe selon Rosemary Radford Ruether par Louise Mélançon, in Spiritualité contemporaine. Défis culturels et théologiques, sous la direction de Camil Ménard et Florent Villeneuve, Éd. Fides, Montréal, 1996.

sion évangélique des symboles sexués. **Autant il y parvient quand il s'agit d'attribuer aux femmes les pleines qualités humaines personnelles reconnues depuis toujours aux hommes, autant il y échoue quand il s'efforce d'attribuer des qualités « féminines » (liées à la maternité) à l'humanité.**

Il dit d'un côté avec beaucoup de justesse que Marie manifeste « la dignité extraordinaire de la "femme" » qui « consiste, d'une part, dans l'élévation surnaturelle à l'union à Dieu en Jésus Christ, qui détermine la finalité profonde de l'existence de tout homme tant sur la terre que dans l'éternité. De ce point de vue, la "femme" est la représentante et l'archétype de tout le genre humain : elle représente l'humanité qui appartient à tous les êtres humains, hommes et femmes » et cela est manifeste en ce que par elle l'Alliance est pour la première fois conclue avec une femme (§ 4 et 11).

Mais de l'autre côté cette dimension féminine archétypale de l'humanité est fortement relativisée : si « Marie assume en elle-même et fait sien le mystère de la "femme" dont le commencement est Eve, "la mère de tous les vivants" (Gn 3, 20) : avant tout, elle l'assume et le fait sien à l'intérieur du mystère du Christ, "nouvel et dernier Adam" (cf. 1 Co 15, 45), qui a assumé en sa personne la nature du premier Adam. » (§ 11) Marie, « la femme », est alors un archétype second, dérivé du masculin.⁶

Le même échec est patent pour le **symbole des épousailles**. Là encore les qualités « féminines » (liées à la maternité)

ne sont pas authentiquement un archétype humain.

D'un côté, puisque Jésus époux s'est livré entièrement à son épouse l'Église, « grâce à l'Église, tous les êtres humains – les hommes comme les femmes – sont appelés à être l' "Épouse" du Christ, Rédempteur du monde. Ainsi le fait d' "être épouse", et donc le "féminin", devient le symbole de tout l' "humain", selon les paroles de Paul : "Il n'y a ni homme ni femme : car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus" (Ga 3, 28) » (§ 25).

D'un autre côté, Jean-Paul II déduit du « symbole masculin » de l'Époux divin et de « l'attitude du Christ à l'égard des femmes » que « **comme homme, fils d'Israël, il a révélé la dignité des "filles d'Abraham"** (cf. Lc 13, 16), la dignité appartenant à la femme à l'égal de l'homme dès le "commencement" ». Et il conclut même que « *précisément parce que l'amour divin du Christ est un amour d'Époux, il est le paradigme et le modèle de tout amour humain, en particulier de l'amour des hommes* ». (§ 25) Selon Jean-Paul II c'est donc comme homme que le Christ élève les femmes à l'humanité. Et c'est de l'amour des hommes (*vir*) qu'il est particulièrement le modèle.

Voici qu'échappe donc encore aux femmes l'archétype humain, ce qui mène le pape à réserver le ministère presbytéral aux hommes : « Si le Christ, en instituant l'Eucharistie, l'a liée d'une manière aussi explicite au service sacerdotal des Apôtres, il est légitime de penser qu'il voulait de cette façon exprimer la relation entre l'homme et la femme, entre ce qui est "féminin" et ce qui est "masculin", voulue par Dieu tant dans le mystère de la Création que dans celui de la Rédemption. **Dans l'Eucharistie s'exprime avant tout sacramentellement l'acte rédempteur du Christ-Époux envers**

⁶Kari Elisabeth Børresen nous a donné une étude historique très riche de cette question dans *Subordination et équivalence. Nature et rôle de la femme d'après Augustin et Thomas d'Aquin, Paris, Mame, 1968.*

l'Église-Épouse. *Cela devient transparent et sans équivoque lorsque le service sacramentel de l'Eucharistie, où le prêtre agit "in persona Christi", est accompli par l'homme. C'est là une explication qui confirme l'enseignement de la déclaration Inter Insigniores, publiée sur mandat de Paul VI pour répondre aux interrogations suscitées par la question de l'admission des femmes au sacerdoce ministériel* » (§ 26).

Ces tentatives d'attribuer à l'humanité des qualités « féminines » échouent à cause de l'emploi exclusif des symboles du nouvel Adam et de l'Époux. Le symbole des épousailles est pourtant issu d'une conception du mariage profondément inégalitaire à l'époque des Écritures et la conversion opérée par le Christ « livré » à son épouse n'est pas pleinement prise en compte. L'interprétation magistérielle perd ici grandement à ne pas considérer jusqu'au bout la construction du genre. Être un homme, dans la culture antique, c'est subordonner une femme par le mariage. En renonçant à tous droits **sur** l'humanité et en se livrant à elle jusqu'à mourir de sa main, Jésus convertit la figure de l'époux comme il convertit la figure du Messie. Ce n'est donc pas par sa masculinité que Jésus révèle la dignité des femmes et épouse l'Église mais en tant qu'il se dépouille de sa virilité sociale et rend insignifiant son sexe pour notre salut. Il renonce à toute domination et incorpore en sa personne l'humanité nouvelle en se faisant serviteur et ami. Si ce n'est pas le cas, l'interprétation par le pape de la soumission **mutuelle** des époux « dans le Christ » est inintelligible. Si ce n'est pas le cas on se demande avec la théologienne Rosemary Radford Ruether : « *un sauveur mâle peut-il sauver les femmes ?* »⁷

⁷Rosemary Radford Ruether, « *Christology*

L'échec magistériel à reconnaître pleinement l'archétype humain chez les femmes a pour conséquence (et peut-être pour finalité) la représentation exclusive du Christ par des hommes (*vir*) lors de l'Eucharistie qualifiée par le Concile de « *source et sommet de la vie chrétienne* ». **L'exclusion des femmes de l'épiscopat, du presbytérat et du diaconat⁸ en raison du symbole des épousailles assigne un genre à Dieu en même temps qu'un rapport de domination, et l'on voit ici que c'est la même chose.** Elle établit un « *pouvoir sacré* »⁹ contradictoire avec le service évangélique.

Cur Deus vir ? Faut-il vraiment spéculer sur l'incarnation de Dieu dans l'humanité mâle ?

Cette assignation d'un genre à Dieu, Joseph Ratzinger la renforce par une affirmation centrale dans son argumentation : la « *tentative de la personne humaine de se libérer de ses conditionnements biologiques (...) considérerait comme sans importance le fait que Dieu ait assumé la nature humaine sous sa forme masculine.* » (§ 3) « *La masculinité du Fils permet de reconnaître comment Jésus assume en sa personne tout ce que le symbolisme de l'Ancien Testament*

and Feminism : Can a Male Saviour Save Women ? », *To change the World, New York, Crossroad, 1981, pp. 45-56.*

⁸Relativisée aujourd'hui par Benoît XVI dans son Motu Proprio *Proprio Omnium* in Mentem du 26 octobre 2010 qui supprime dans le canon 1008, concernant les diacres, la mention des fonctions remplies « en la personne du Christ Chef ».

⁹On retrouve l'expression notamment dans le Catéchisme de l'Église catholique, n° 1538 et, dans un sens plus clairement évangélique, au n° 1551.

avait attribué à l'amour de Dieu pour son Peuple, décrit comme l'amour d'un époux pour son épouse » (§ 10).

Cette « importance » n'est sans doute pas une spéculation sur la **nécessité** d'une incarnation mâle car Dieu n'est pas lié par les symboles humains. C'est plutôt ce que la théologie scolastique nommerait la **convenance** d'une incarnation mâle. En assumant l'humanité mâle, le Verbe nous permettrait mieux de le reconnaître comme l'Époux et par là de reconnaître en lui l'amour de Dieu pour son peuple.

Cet argument n'est pas sans valeur mais c'est une spéculation, une opinion théologique qui ne peut requérir l'assentiment de la foi. Disons que c'est une meilleure spéculation que celle de Thomas d'Aquin citant saint Augustin : « *c'est l'humanité mâle qu'il convenait d'assumer comme le sexe le plus honorable* »¹⁰. C'est pour cette même raison que le supplément à la *Somme de théologie* soutient qu'il est impossible à une femme d'être ordonnée prêtre : « *le sexe féminin ne peut signifier quelque supériorité de rang, car la femme est en état de sujétion. Elle ne peut donc recevoir le sacrement de l'ordre.* »¹¹

Et je me sens donc libre de spéculer à mon tour. Jésus est un « époux » sans prérogatives, sans domination, entièrement livré, c'est-à-dire tout le contraire d'un époux dans le droit et la coutume de l'époque, tout le contraire de la ma-

nière dont Adam est époux depuis le péché [« *Le désir te portera vers ton mari, et celui-ci dominera sur toi* » (Gn 3, 16)]. Le sexe mâle de Jésus n'a donc aucune importance. Et n'est-ce pas ce que comprend l'Église dans le sacrement de mariage ? Le fiancé n'est pas seul ministre du sacrement : l'homme et la femme sont tous deux également ministres de leur mariage au nom du Christ « époux ».

Mais dans ce monde pécheur, il **convient** à ma conversion que Jésus ait assumé l'humanité mâle, afin qu'en mourant par amour pour les femmes et les hommes il abaisse l'orgueil viril et crucifie la domination masculine en même temps que tous les péchés. « *Celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu.* » (2 Co 5, 21)

L'exclusion des femmes du clergé, loin de valoriser la « complémentarité » des sexes, sert aux hommes à s'appropriier la « nature féminine »

Si les femmes étaient admises aux ministères ordonnés, les symboles masculins attribués à Dieu ne seraient pas nécessairement en eux-mêmes oppressifs et la masculinité du Christ ne serait pas devenue comme un obstacle à leur libération concrète. Mais puisque les femmes sont exclues de l'archétype humain et divin en étant exclues de l'ordination : alors répéter dans le credo « *Dieu le Père tout puissant* » exerce une domination ; alors se faire appeler « mon père » quand on est prêtre c'est exercer une domination ; alors pour un prêtre prétendre parler au nom de « notre mère l'Église » est une spoliation, une appropriation des femmes par les hommes ; alors baptiser, faire « *naître de l'eau et de l'Esprit* », c'est offrir une nouvelle naissance paternelle qui concurrence la première naissance

¹⁰Somme de théologie, III, Q. 31, a. 4. *Thomas considérait l'homme « plus parfait » que la femme (II-II, Q. 163) et pensait que même avant le péché l'homme aurait été le chef de la femme et l'aurait gouvernée (II-II, Q. 164).*

¹¹Supplément à la Somme de théologie, Q. 39, a. 1.

maternelle¹² ; alors procréer c'est se soumettre à une puissance vitale divine, aux « *droits de la vie* », et considérer les femmes comme les réceptacles passifs de la paternité divine dont leurs époux sont les intendants ; alors exercer sa responsabilité dans la procréation, c'est non pas exercer une « *parentalité responsable* » mais une « *paternité responsable* ». Voici que l'on fait de Dieu un père dominateur coupé de sa création, un dieu qui s'impose à une humanité passive, réceptacle de sa puissance.

Cette appropriation des femmes par les hommes n'est pas diminuée par le vocabulaire grandiloquent qui fleurit pour exalter LA femme dans sa maternité : « *femme sacerdotale* »¹³, « *femme eucharistique* », « *femme sentinelle de l'invisible* »¹⁴. **Cette naturalisation des femmes** permet aux hommes de confisquer concrètement le sacerdoce, l'Eucharistie et le sacré. Elle **veut donner aux hommes ce que les femmes auraient par nature, dans une démarche bien éloignée de la prétendue recherche de « complémentarité des sexes » et qui ressemble plus à une concurrence malsaine par laquelle les hommes dominant la nature des femmes et la création elle-même qu'ils prétendent respecter.**

¹²Usurpation qui rappelle par bien des aspects les mythes secrets des hommes Barouya de Papouasie, décrits par Maurice Godelier dans *La production des grands hommes*.

¹³Popularisée par le livre du même titre écrit par Jo Croissant, qui est encore très en deçà des efforts de Jean-Paul II pour revisiter la Genèse et les Épîtres de Paul.

¹⁴Ces deux dernières expressions sont de Jean-Paul II.

Le recours à la nature éternelle permet d'éviter de voir les structures de péché

Cette naturalisation masque aussi le rapport de pouvoir qu'est le genre. Manifestement pour le magistère actuel, le problème est moins la domination masculine, reconnue du bout des lèvres, que la contestation de cette domination par les femmes. C'est elles qui sont constamment corrigées dans leurs aspirations, leurs analyses et leurs luttes. C'est elles qui constituent semblait-il le problème. « Le problème » : c'est le titre du premier chapitre du texte de Joseph Ratzinger intitulé *La Collaboration de l'homme et de la femme*, qui est le fondement du nouveau mot d'ordre « Écologie de l'homme ».

Incipit : « Ces dernières années, on a vu s'affirmer des tendances nouvelles pour affronter la question de la femme. Une première tendance souligne fortement la condition de subordination de la femme, dans le but de susciter une attitude de contestation. La femme, pour être elle-même, s'érige en rival de l'homme. Aux abus de pouvoir, elle répond par une stratégie de recherche du pouvoir. Ce processus conduit à une rivalité entre les sexes, dans laquelle l'identité et le rôle de l'un se réalisent aux dépens de l'autre, avec pour résultat d'introduire dans l'anthropologie une confusion délétère, dont les conséquences les plus immédiates et les plus néfastes se retrouvent dans la structure de la famille. »

Nous voici donc devant « affronter la question de la femme ». Un peu comme on posait dans les années 30 la « question juive » au lieu de s'interroger sur la « question allemande ». Ratzinger ne pose pas la question des hommes (*vir*) puisqu'il s'agit justement de nier la subordination des femmes. Puisqu'il n'y a pas de problème, ce sont les revendica-

tions des femmes qui posent problème et ce sont elles qui « *s'érigent en rivales* » d'hommes qui, eux, ont, j'imagine, toujours cherché à valoriser les femmes. Seuls les « *abus de pouvoir* » des hommes sont mentionnés, comme si le pouvoir des hommes sur les femmes en lui-même était légitime ; et seule la « *recherche de pouvoir* » **par les femmes**, même en réponse à des abus, est stigmatisée. Si bien que les femmes agressées qui se défendent sont accusées d'être responsables de la rivalité.

Quelques pages plus loin (§ 7), le texte examine l'anthropologie biblique et rapporte qu'à la suite du premier péché se manifeste une relation dénaturée entre les femmes et les hommes : « *Le désir te portera vers ton mari, et celui-ci dominera sur toi* » (Gn 3,16). Le commentaire évite de mentionner cette domination masculine et préfère parler de « *joug de la domination d'un sexe sur l'autre* ». Cette domination met en péril « *l'harmonieuse "unité duelle" relationnelle, dont seuls le péché et les "structures de péché" inscrites dans la culture ont fait une source de conflit* ». Ce qui pour l'auteur entraîne qu'il faut régler les problèmes par la « *relation* » plutôt que par la « *rivalité* » ! En effet « *envisager et analyser les problèmes inhérents à la relation entre les sexes seulement à partir d'une situation marquée par le péché ferait nécessairement revenir aux erreurs présentées précédemment. Il faut donc rompre avec cette logique du péché et chercher une issue qui permette d'éliminer une telle logique du cœur de l'homme pécheur. Une orientation claire en ce sens nous est offerte par la promesse divine d'un Sauveur, dans laquelle*

sont engagées la "femme" et sa "descendance" (cf. Gn 3,15). »

À une situation de péché structurel qui instaure une domination masculine contraire à la volonté de Dieu, le texte propose seulement la conversion des cœurs qui permet au sein du mariage chrétien de renoncer à la domination. Toute dimension sociale est donc écartée. Tout changement structurel est écarté. Et encore une fois, aucune leçon n'est adressée aux hommes : c'est toujours aux femmes que le texte entend dicter un comportement qui ne les fasse pas entrer en rivalité, alors que la structure de péché bénéficie matériellement aux hommes.

En se réfugiant ainsi dans l'harmonie éternelle, en ne considérant que l'origine (Genèse) et la finalité (Apocalypse), en refusant de considérer la structure de péché, le texte est en lui-même un instrument de domination : les efforts des opprimées pour rétablir les conditions d'une égale dignité sont stigmatisés comme la folie de personnes aveugles à l'égalité ontologique.

Le recours à la nature dans l'« *écologie de l'homme* » sert donc à nier la construction sociale du genre comme rapport de pouvoir et à délégitimer la libération recherchée par les opprimées. Il sert aussi à masquer la construction **religieuse** du genre, c'est-à-dire la structure de péché qui agit au sein même de l'Église comme source de domination masculine et se manifeste notamment par une propagande intense d'idéalisation de LA femme éternelle pour mieux sacraliser le pouvoir matériel DES hommes.

GONZAGUE JOBBÉ-DUVAL

De la culpabilité à la **responsabilité**, une démarche écoféministe

Maintenant que l'écologie est devenue une préoccupation mondiale, nous découvrons chaque jour davantage qu'elle a de multiples ramifications. Ainsi, les féministes ont fait le lien entre leur combat et les convictions et méthodes des écologistes pour aboutir à un nouveau concept : l'écoféminisme. C'est dans le cadre de cet écoféminisme que l'on peut situer une nouvelle arborescence : la démarche de libération qui consiste à passer de la culpabilité à la responsabilité.

Que faut-il entendre par là ? Qu'il peut y avoir une vraie et une fausse culpabilité et que cela peut dépendre du système sociétal et religieux dans lequel elle se révèle. Que cela dépend aussi, dans l'institution ecclésiale, du fait que l'on est un homme ou une femme. Pour examiner une telle situation et ses conséquences nous envisagerons une démarche en trois étapes :

- un constat pour évaluer les dégâts ;
 - un combat réfléchi pour faire prévaloir une nouvelle vision ;
 - un projet pour ouvrir un autre avenir.
- Deux textes nous guideront dans cette réflexion.

Un premier texte, de la théologienne américaine Ann Carr¹, est extrait de son livre (p. 79 à 82) dont le titre en anglais *Transforming grace* veut évoquer tout à la fois une chance pour les femmes dans l'Église d'une prise de conscience, d'une conversion et d'un renouvellement et, par là même, une chance pour l'Église tout entière. Le titre en français dit tout simplement *La femme dans l'Église* avec un sous-titre : *Tradition chrétienne et théologie féministe*.

Un deuxième texte, tiré de l'évangile de Luc (ch. 13, v. 10-17), décrit la guérison par Jésus d'une femme courbée, incapable de se relever. Dans un tout autre style et un tout autre contexte, il fait écho étonnamment au premier.

UNE ÉVALUATION DES DÉGÂTS

D'après Ann Carr :

¹La femme dans l'Église - Tradition chrétienne et théologie féministe, Ann Carr, Collection « *Cogitatio Fidei* », Les Éditions du Cerf, 1993 pour la traduction française. Titre original : *Transforming grace*, Harper Collins Publisher Inc.

De la culpabilité à la responsabilité...

« On distingue trois thèmes d'éthique féminine dans le cadre de l'impératif moral reçu par de nombreuses féministes à l'intérieur de la question plus générale des femmes dans l'Église.

Le premier est négatif, c'est le concept de péché. Les féministes font remarquer que la théologie chrétienne du péché résulte

Aujourd'hui, de plus en plus de femmes ont pris conscience du décalage entre l'image d'elles-mêmes qui leur est proposée dans l'Église institutionnelle et celle qui est admise et en progrès dans tous les secteurs de la société. Mais pour beaucoup d'entre elles, deux handicaps demeurent.

« Dans l'ensemble, la tradition chrétienne nous a laissé un héritage problématique : "La notion que l'humanité est coupable de sa propre finitude a déposé sur les chrétiens un poids insoutenable de culpabilité." Que notre condition mortelle, ou notre finitude, soit identifiée au péché ou soit la conséquence du péché, a contribué aussi à négliger la terre, à nier notre lien aux plantes et aux animaux et à mépriser cette vie continuellement renouvelable. Les femmes ont aussi été méprisées à cause de leur fonction d'enfantement : elles sont devenues les boucs émissaires pour le péché et la mort, responsables aussi bien de l'impureté que de la finitude » (p. 279).

Pour la guérison du monde. Une spiritualité écoféministe selon Rosemary Radford Ruether par Louise Mélançon, in Spiritualité contemporaine. Défis culturels et théologiques, sous la direction de Camil Ménard et Florent Villeneuve, Éd. Fides, Montréal, 1996.

d'un ensemble de réflexions totalement centrées sur l'homme (man). Et si cette théologie reflète de façon adéquate l'expérience des hommes, celle des femmes est exactement à l'opposé. On caractériserait plus probablement le "péché" des femmes comme un manque d'orgueil, de confiance en soi, d'ambition ou d'estime de soi. Le mouvement féministe a encouragé les femmes à développer ces caractéristiques pour compenser l'insignifiance, l'absence de discipline et de sens profond des responsabilités qui ont constitué les stéréotypes de la personnalité féminine. » (op. cité)

Le statut mineur dévolu aux femmes dans des secteurs décisifs de l'Église (en particulier en ce qui concerne la prise de décisions et l'administration des sacrements). Toute suggestion de changement étant perçue comme revendication abusive et prenant vite la forme de l'accusation culpabilisante de « faire du mal à l'Église ». Face à cette « double injonction » (obéir à une juste prise de conscience et ne pas détruire l'unité ecclésiale), beaucoup de femmes, engagées activement et efficacement au service de leurs diverses communautés chrétiennes, hésitent à franchir le pas

d'une critique loyale dans le cadre d'un attachement sincère à l'Église.

Pour d'autres, souvent plus âgées, il s'agit du handicap « des pieds bandés ». Dans la Chine ancienne, un des critères de la séduction pour les femmes était celui d'avoir des pieds minuscules. On entourait donc les pieds des petites filles de bandelettes très serrées qui, au prix pour elles d'une intense souffrance, freinaient la croissance de leurs pieds. Avec pour conséquence qu'une fois devenues adultes, ces chinoises ne pouvaient plus marcher normalement, leurs pieds étant définitivement atrophiés. Avoir intériorisé pendant des années une image de soi dévalorisante et un statut de mineure rend quelquefois impossible d'agir en pleine assurance et autorité.

C'est ici que l'on peut se tourner vers le texte de Luc (j'utilise la traduction de Sœur Jeanne d'Arc et sa mise en page, toutes deux très éclairantes²) qui nous accompagnera tout au long des trois étapes proposée par Ann Carr. Une analyse savante nous livrerait sûrement de très nombreuses pistes de réflexion mais, déjà, une lecture simplement attentive permet plusieurs notations qui vont dans le sens de notre propos.

*Il [Jésus] est à enseigner
dans une synagogue,
un sabbat.*

*Et voici une femme
ayant un esprit
d'infirmité
depuis dix-huit ans :*

*elle est toute courbée
et ne peut pas se redresser,
pas du tout.*

Jésus enseigne

On peut enseigner en paroles mais aussi en actes - qui peuvent être parfois encore plus convaincants. C'est ce que Jésus va faire.

dans une synagogue, un sabbat.

Cette action est située. Dans un lieu religieux. Un lieu sacré ? Pendant un jour religieux. Un jour sacré ?

*Et voici une femme
ayant un esprit
d'infirmité
depuis dix-huit ans :*

*elle est toute courbée
et ne peut pas se redresser,
pas du tout.*

Quoi de plus « non remarquable » qu'une femme dans la foule ? Mais celle-ci est remarquée par Jésus. Certes son infirmité peut la faire remarquer. D'ailleurs celle-ci est connue de son entourage. Elle est mesurée en termes d'un nombre interminable d'années. Au point de devenir l'identité totale de cette femme. Jésus a-t-il pourtant pressenti que la vraie question, c'est de découvrir d'où lui vient cet esprit d'infirmité qui a modelé son corps encore plus radicalement qu'une blessure physique ? Cette femme n'est

²Les Évangiles, « Évangile selon Luc ». Présentation du texte grec, traduction et notes établies par Sœur Jeanne d'Arc o.p., *Nouvelle Collection de Textes et Documents publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé ; ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres. Éditeurs : Les Belles-Lettres et Desclée de Brouwer, 1986.*

De la culpabilité à la responsabilité...

pas courbée seulement sous le poids d'années de labeur écrasant. C'est son esprit même qui a été rendu infirme... sous le poids de quelles contraintes, de quelles discriminations sociales ? De quelles discriminations de cette Loi qui se veut pourtant source de salut ?

UN COMBAT RÉFLÉCHI

Toujours d'après Ann Carr :

« L'aspect positif de la question ci-dessus (le "péché" des femmes n'est-il pas l'inverse de celui des hommes, manque d'estime de soi et d'ambition ?) se reflète dans l'intérêt éthique pour les concepts d'action et de responsabilité humaines qu'impliquent les positions féministes dans l'Église... Si les êtres humains sont susceptibles de développer leurs dimensions religieuses et morales proportionnellement à leur degré de liberté et de responsabilité, il est impératif d'encourager les femmes à prendre leur vie en main en tant qu'êtres responsables. C'est pourquoi le mouvement féministe a mis au premier plan de la conscience des femmes, qui inclut leur conscience dans l'Église, la signification importante de l'action humaine en les exhortant à valoriser leur vie d'actrices morales et religieuses, par opposition aux attitudes passives et résignées. »

(op. cité)

En écologie, après avoir constaté les dégâts de la pollution, on décide de substituer aux pratiques destructrices de la vie des pratiques régénératrices. Cela suppose à la fois une vigilance accrue pour dénoncer tout retour en arrière, des recherches pour proposer de nouveaux modèles, un effort de volonté commune et des initiatives de communication pour mettre en œuvre avec le plus grand nombre des réalisations positives. Il en sera de même pour les

femmes, en particulier dans l'Église institutionnelle.

Tout d'abord rester en alerte : dénoncer tout flagrant délit de sexisme, même minime, telle une récente plaisanterie ecclésiastique au sujet des femmes³ ; telle une récente interdiction faite aux filles d'être désormais servantes de messe alors que cela semblait acquis et bien vécu aussi bien par les garçons que par les filles. Mais, encore plus, s'encourager mutuellement à prendre des initiatives, à mettre en valeur telle capacité inexploitée. Et surtout, surtout, rechercher toutes les occasions de formation qui développent l'assurance et la compétence.

La suite du texte de Luc consono tout à fait avec cela.

Jésus la voit, l'interpelle

et lui dit :

**« Femme,
tu es déliée de ton infirmité. »**

**Il lui impose les mains,
soudain, elle est remise droite
et glorifie Dieu.**

Jésus la voit,

Alors qu'il n'est demandé à cette femme que de se taire et de se fondre dans la foule, Jésus porte sur elle un regard attentif, un regard attentionné (combien de fois les femmes n'ont-elles pas souffert de ne pas être vues, tout simplement de ne pas exister aux yeux des person-

³Les réactions vis-à-vis de celle-ci ayant d'ailleurs eu des suites inattendues et très fécondes : création du Comité de la jupe et dans la foulée celle de la Conférence catholique des baptisés de France (CCBF).

nes qu'elles rencontrent : « *Monsieur Dupont et... son épouse !!!...* » ?)

l'interpelle et lui dit :

Jésus se rend assez proche pour devenir son inter-locuteur, son partenaire d'un échange dans lequel il s'investit. Il s'adresse à elle seule et très personnellement.

« *Femme,*

Femme, avec un F majuscule, cela change tout. D'une injonction dévalorisante, de maître à servante, cela devient un titre honorifique.

tu es déliée de ton infirmité. »

Un peu plus loin dans le texte, il sera question de délier son bœuf ou son âne. La femme était-elle donc liée au piquet des rôles et des prescriptions sociales et religieuses ? Maintenant, la corde est détachée. Dans une note, Sœur Jeanne d'Arc fait remarquer que dans la phrase que prononce Jésus, on a affaire à un verbe au parfait et que cela est intéressant. Cela signifie que c'est déjà fait et que cela dure. La femme ne sera plus jamais liée.

Il lui impose les mains

Après la relation établie par la parole, vient la relation établie par le geste corporel. Pratiquer une onction, imposer les mains, c'est tout cela qui est fait lors de l'intronisation d'un prêtre, d'un prophète, d'un roi. Ce sont les gestes mêmes de Jésus lorsqu'il guérit. Non seulement gestes de tendresse, de sollicitude envers la souffrance qui habite la personne mais également reconnaissance

d'une vocation ultime que rien ne doit entraver, ni la maladie physique, ni la volonté mortifère d'autrui.

Soudain

Cet adverbe est nécessaire pour marquer le caractère inouï, inattendu, irrépressible d'une résurrection.

elle est remise droite

Les hellénistes pourront déceler si ce passif est bien présent dans le texte. Il dit l'action d'un Autre, d'un Autrement, qui dépasse toutes les guérisons humaines.

Remise droite, la Femme est debout dans toute sa dignité inaliénable d'une conscience libre de vivante.

et glorifie Dieu

Et maintenant, *elle parle* ! Elle est en attitude de « res-pondante ». Selon la belle expression, sa langue est *déliée*. Pour prononcer les plus hautes paroles, des paroles de reconnaissance et de louange.

« *La gloire de Dieu, c'est la femme vivante.* »

« *La vie de la femme, c'est la vision de Dieu.* »

Tout est là. Et cela se passe de tout commentaire superflu.

UN PROJET POUR OUVRIR UN AVENIR

Pour en terminer avec l'éthique, voyons, selon Ann Carr, la question des valeurs de société :

« ... *On fait, à tort, de la douceur, de l'amour, de la sincérité, de la sensibilité etc., l'apanage des femmes et par conséquent de la vie privée. Ces vertus, féminines s'il en est, appartiennent tout autant*

De la culpabilité à la responsabilité...

à la vie publique, si l'on n'encourage pas un double langage.

... Les féministes savent bien que les femmes ne sont pas plus vertueuses que les hommes. Elles ne font que signaler le danger de structures sexistes qui renforcent un ensemble de dualismes malsains dans l'Église et la société. Si ces dualismes sont transposés dans la vie et la pratique de l'Église, ils représentent la négation du principe éthique et chrétien d'égalité et, en conséquence, sont injustes. Une Église qui discrimine les femmes en tant que classe, à partir des notions stéréotypées, vertus, fonctions et rôles particuliers, a besoin d'être purifiée si l'on veut que justice soit faite et que tort ne soit porté ni aux femmes, ni aux hommes, ni à la société. »

(op. cité)

Des femmes debout, des citoyennes à part entière dans la société et dans l'Église ont maintenant les mêmes responsabilités que les hommes. Mais pas pour prolonger un « statu quo » de cléricisme, une crispation sur des institutions sclérosées. Ayant souffert de toutes les situations de blocage et de fermeture, elles ont un devoir de vigilance pour les débusquer. Elles ont aussi à inventer, à mettre en œuvre, avec des hommes, en partenariat, de nouvelles valeurs : un effort persévérant vers des attitudes de non-violence dans les inévitables conflits. Efforts qui exigent l'empathie et parfois même la compassion pour comprendre tels blocages et telles obstinations bornées. Avec toujours l'espoir de réussir enfin cette mutualité d'être humains égaux et libres qui demeure leur objectif ultime.

Face aux phénomènes physiques qu'ils observent, les scientifiques insistent sur l'interrelation qui existe entre tous les éléments de la nature. Interrelation

qui ne génère pas une juxtaposition chaotique mais, au contraire, une unité d'autant plus riche qu'elle est complexe. Nombreuses, nombreux sont celles et ceux qui trouvent dans cette interrelation ainsi évoquée une image stimulante de ce qu'elles/ils cherchent à réaliser. Utopie (lieu qui n'existe pas) ou Eutopie (lieu de l'harmonie) ? Des signes prometteurs, dans de nouvelles pratiques, de nouvelles réalisations, permettent de l'espérer.

À sa manière, la fin du texte de Luc, nous dit quelque chose du même ordre.

Le chef de synagogue intervient, indigné que ce soit un sabbat que Jésus ait guéri.

Il dit à la foule : « Il y a six jours pendant lesquels on doit œuvrer. Ceux-là donc, venez pour être guéris, et non le jour du sabbat ! »

Le Seigneur lui répond : « Hypocrites ! Chacun de vous, le sabbat, ne délie-t-il pas son bœuf ou son âne de la mangeoire pour l'emmener à l'abreuvoir ?

Et celle-ci qui est une fille d'Abraham et que le satan a liée voici dix-huit ans, il ne fallait pas

*la délier de son lien
le jour du sabbat ? »*

*Il dit ces paroles
et tous ses adversaires
sont couverts de honte.
Et toute la foule se réjouit
de toutes les merveilles
qui arrivent par lui.*

*Le chef de synagogue
intervient,
indigné
que ce soit un sabbat
que Jésus ait guéri.*

Le chef de synagogue, selon les convictions qui lui furent inculquées, est-il de bonne foi, seulement soucieux de voir le sabbat ainsi transgressé ? Ou bien s'irrite-t-il de voir son pouvoir de gestionnaire du sacré lui échapper ? Toujours est-il qu'il n'ose pas affronter Jésus directement. Révélant sa faiblesse, il va tenter de culpabiliser la foule, qui elle, pourtant, n'a rien fait.

*Le Seigneur lui répond :
« Hypocrites !*

Alors que Jésus apparaît étonnamment indulgent vis-à-vis de certaines fautes, manifestement l'hypocrisie est une de celles qu'il supporte le moins ! Ici, c'est de reprocher aux autres de ne pas respecter le sabbat et pourtant de ne pas l'observer soi-même.

*Et celle-ci
qui est une fille d'Abraham
et que le satan a liée
voici dix-huit ans,*

*il ne fallait pas
la délier de son lien
le jour du sabbat ? »*

En effet, il s'agit de bien plus qu'un bœuf ou qu'un âne. Il s'agit d'une fille d'Abraham - titre prestigieux qui veut signifier le sommet de la dignité humaine - que le satan, l'adversaire (peut-être toutes les forces mortifères à l'œuvre dans le monde sous les formes déguisées du bien social et religieux), a recroquevillée extérieurement et intérieurement tel un cep séché et nouveau.

Il ne fallait pas ?

Bien plus qu'une prescription tatillonne, il est question ici d'une injonction de la conscience la plus haute à laquelle il est impossible de ne pas obéir. Et quel jour serait-il plus indiqué que le jour saint du sabbat pour une telle œuvre de salut ?

*Il dit ces paroles
et tous ses adversaires
sont couverts de honte.
Et toute la foule se réjouit
de toutes les merveilles
qui arrivent par lui.*

Les riches de pouvoir et de paroles sont renvoyés les mains vides, dans la honte. Les pauvres, affamés de paroles justes et de promesses réalisées, sont comblés et, devenus locuteurs à leur tour, exultent de joie.

C'est un écho du cantique d'Anne (I Samuel, ch. 2, v. 1-10), du cantique de Marie (Luc, ch. 1, v 46-55), l'annonce d'un monde nouveau qui vient de naître.

DANIELLE PENUEL-MONNERON

Un art de vivre écoféministe

Qu'est-ce que l'écoféminisme ? Quel lien peut-il y avoir entre le féminisme et les préoccupations écologiques auxquelles renvoie le préfixe « éco » ? C'est en lisant un article d'Anne Primavesi¹ que j'ai mieux compris ce que recouvrait cette notion d'écoféminisme. La domination des femmes par les hommes, que dénonce le féminisme, a un lien avec toutes les autres formes de domination, non seulement celles qui existent entre les êtres humains, mais aussi celles qui s'instaurent entre l'espèce humaine et son environnement.

C'est en 1983 qu'est apparu ce lien entre les relations hommes/femmes et la sauvegarde de la création au Forum Œcuménique des Femmes chrétiennes d'Europe, sous les termes de justice, paix et sauvegarde de la création. C'est ainsi que la question était présente au colloque « Partenaires autrement » de Femmes & Hommes en Église en 1991 sans que ce lien soit encore bien explicité. C'est en 1994, dans un petit opuscule publié par Femmes & Hommes en Église² sur le développement du concept

de partenariat, que la relation entre les genres est mise en lien avec l'environnement. En effet, la relation entre les femmes et les hommes est présentée comme une relation-clé à cause de son caractère universel et fondamental. En effet, nulle n'y échappe. La différence entre les sexes recoupe toutes les autres différences, telles que l'âge, la race, la classe sociale, la culture, la religion etc. Or « *ce qui se vit au niveau des grandes relations humaines (trop souvent marquées de non-respect et d'emprise dominante) est le décalque de ce qui se passe dans ce lieu primordial de ce lien intime entre l'homme et la femme* »³. Déjà nous étions conscients « *que nous appartenons à des systèmes d'interdépendance, qui nous lient et qui créent des alliances entre personnes, entre pays, entre cultures et religions, et même avec la nature (d'où le développement de l'écologie) (...). L'emploi du mot "partenaire" semble alors désigner la recherche d'un nouveau mode de relation plus adapté, un mode de relation qui permette de prendre en compte les intérêts de la partie la plus faible, parce que si la partie la plus forte (la plus riche, la plus responsable, la plus*

¹ Anne Primavesi, *Écoféminisme*, traduit par Didier Vanhoutte, in *Lettre d'information des Réseaux des Parvis*, n° 4, novembre 2009.

² Féminisme et/ou partenariat ? Recherches d'équilibre entre hommes et femmes, Alice

Gombault, Femmes & Hommes en Église, 1994, p. 26-27.

³ Pierre de Loch, in *Actualiser la morale, Hommage à René Simon*, p. 47.

développée) ne le fait pas, elle court, elle aussi, à sa perte, par ce qu'on appelle un effet de rétroaction.

Il y a plus dans cette recherche que le refus de relations moralement insatisfaisantes, imprégnés que nous sommes d'idéaux d'égalité, de fraternité, de justice, de démocratie et, bien sûr, de charité chrétienne. Nous percevons que la planète est limitée et que son exploitation sans mesure et sans règle a des retombées graves sur l'ensemble du genre humain. On sait qu'il n'y a plus de conflit isolé, mais qu'une guerre, apparemment circonscrite, est susceptible de mettre en péril l'équilibre du monde. L'exploitation d'une classe sociale, d'une race, d'un sexe par l'autre risque, de la même façon, de nuire au groupe dominant et de le déstabiliser. C'est donc au nom de l'efficacité et de la survie, et non seulement au nom de la morale, qu'on

est amené à envisager d'autres types de relations, mettant en œuvre la mutualité et la réciprocité, sur un terme plus ou moins long. »

L'écoféminisme n'est donc que le nouveau nom d'une prise de conscience déjà ancienne, mais il est bon que la réflexion puisse s'approfondir à travers des mots nouveaux et parlants. N'oublions pas que « éco » (*oikos* en grec) signifie « maison ». Avec la nature, il s'agit de préserver notre maison commune, sans laquelle nous n'avons plus d'existence. C'est pourquoi nous rejoignons tout à fait les écoféministes lorsqu'elles dénoncent la domination irresponsable des êtres humains sur la nature et qu'elles en voient l'origine dans les relations hiérarchiques, notamment dans celle de l'homme à l'homme pervertie par l'injustice et la violence, telle qu'elle règne entre hommes et femmes.

« Pour guérir une maladie, il faut d'abord en connaître les causes.

Les déséquilibres écologiques actuels renvoient la conscience humaine, d'une manière neuve, à ses expériences du mal et de ce qu'on a appelé le péché. La perspective écoféministe de Rosemary Radford Ruether l'amène à identifier les relations de domination et d'exploitation comme étant responsables du mal écologique : les relations de domination entre les hommes et les femmes autant qu'entre les races et les classes sociales, ou entre les pays riches et les pays pauvres. Le patriarcat, système socio-politique dans lequel se sont structurées ces relations de domination, représente le péché social responsable en même temps d'un rapport déficient à la "nature" » (p. 277).

Pour la guérison du monde. Une spiritualité écoféministe selon Rosemary Radford Ruether par Louise Mélançon, in *Spiritualité contemporaine. Défis culturels et théologiques*, sous la direction de Camil Ménard et Florent Villeneuve, Éd. Fides, Montréal, 1996.

Le féminisme ne se contente pas de dénoncer, il agit pour que cessent les relations de domination/soumission. Dans nos pays, on en juge les effets aux nouvelles lois relatives à la parité, à l'égalité entre les sexes, à la non discrimination. Malgré cela, le sexisme s'attarde dans les mœurs. Rappelons que dans l'Église catholique, le sexisme est présent à la fois dans les lois et dans les mœurs. C'est ainsi qu'elle contribue à entretenir et à faire passer pour normales des relations de domination/soumission. Son organisation hiérarchique sacralisée encourage l'espèce humaine à se sentir supérieure aux autres et à dominer la nature qu'elle exploite, comme bon lui semble. C'est là qu'intervient l'écoféminisme engendrant à son tour une écospiritualité. Cette écospiritualité est faite de pratiques de non-domination aptes à contrer les subordinations et les hiérarchies.

Qu'est-ce que la non-domination ?

Qu'est-ce que la non-domination ? Celle-ci n'est pas à confondre avec la soumission. Il s'agit d'un mode de relation choisi et non imposé. L'attitude de non-domination n'est pas un geste de faiblesse, mais une attitude forte. La non violence s'inscrit dans ce type de comportement. Pour pouvoir adopter une telle attitude, il faut en avoir les moyens et savoir développer toutes ses ressources. Il ne suffit pas de le vouloir pour y réussir.

C'est, paradoxalement, la pratique des arts martiaux qui m'a fourni un modèle de ce type de relation. En effet, on y apprend à aller dans le sens de l'agression en l'accentuant au lieu d'opposer un contre. Un bon exemple de cette méthode se trouve dans le *sutemi* ou sacrifice du corps. Il s'agit de s'effacer pour

laisser passer la charge. Lorsqu'un fou furieux se précipite sur vous pour vous saisir ou vous étrangler, il convient de s'écarter à droite ou à gauche, de saisir son revers et sa manche pour diriger sa chute et de s'asseoir sur le côté. Entraîné par son élan, celui-ci va s'écraser au sol. La technique ne demande pas de force physique et est beaucoup plus subtile que d'essayer de contrer une force brute. Une des premières choses que l'on apprend dans un *dojo* est l'esquive de l'attaque. Nulle agressivité, nulle violence, mais laisser passer l'attaque. Ne pas opposer force contre force, mais faire le vide devant l'agresseur et seulement alors désarmer l'adversaire et le forcer à l'abandon. Mais qui peut se permettre ce genre de riposte non conventionnelle et non violente ? Un maître japonais racontait : « *Me trouvant confronté à un adversaire, j'ai deviné son attaque ; mentalement j'ai trouvé la riposte adéquate et, ayant maîtrisé psychologiquement cet adversaire, j'ai passé mon chemin, le laissant dépité et vaincu !* » C'était tout le contraire d'une réponse de peureux ou de faiblard. Mais pour accéder à ce niveau, il faut des ressources techniques et psychologiques qu'on vient acquérir au *dojo* et qu'on n'a jamais fini de posséder. On apprend à se défendre pour ne pas avoir à le faire. Les pratiquants d'arts martiaux les plus forts font un détour pour éviter l'affrontement physique : ils n'ont rien à prouver. L'art du combat est devenu un art de la paix.

Cette attitude ne s'applique pas seulement aux situations de violences physiques, mais à toute situation conflictuelle. Lorsqu'un heurt survient entre deux ou plusieurs personnes, « *si vous n'exercez pas de poussée contraire, il n'y a pas de réel conflit. Exercez une poussée contraire, consciemment ou par inadver-*

*tance, et le conflit va monter*⁴. » Lorsque le ton s'élève, rester calme et parler bas ; ne pas offrir de résistance pour ne pas se laisser entraîner dans un combat qui ne nous sert pas ; détourner le regard ; écouter plutôt que parler. Voici des comportements que la pratique du contrôle aux séances d'entraînement permet d'adopter. Ceci n'est qu'un exemple de ce que peut produire la non-dominance. Il s'agit d'une sorte de jeu de qui perd gagne.

Nous avons un écho de ce type de pratiques dans quelques préceptes évangéliques étonnants : « *Quand on te frappe sur la joue droite, tends encore la joue gauche* » ou encore « *Si l'on te prend ta tunique, laisse encore ton manteau* (Matthieu 1, 39-40) ». L'Évangile prônerait-il le masochisme ? Lorsqu'on frappe, on attend d'être frappé en retour ; quand on vole, on attend une protestation véhémente. Or là, la réponse préconisée n'est pas la réponse attendue. C'est une riposte qui déconcerte et décontenance l'adversaire. Ce n'est pas ce qu'il attendait. Il y a un temps de flottement que l'on peut mettre à profit. La domination qui tend à supprimer et à détruire autrui ne peut que nuire à l'agresseur lui-même qui n'a plus personne à dominer. En appliquant cette notion à nos relations à la nature, il n'est pas difficile de constater qu'à force d'avoir abusé d'elle, parce qu'on la croyait inépuisable, elle se dégrade inexorablement et ne nous fournit plus ce dont nous avons besoin existentiellement. Comment retrouver l'harmonie avec elle, si nous ne savons pas vivre harmonieusement avec les autres, notamment avec l'autre

qui est sans cesse en vis-à-vis de nous, l'homme pour la femme, la femme pour l'homme ?

L'eucharistie : mémoire de la non-dominance

Dans une optique chrétienne, on peut voir la non-dominance comme l'attitude adoptée par Jésus et qui culmine dans la Croix. On en fait mémoire dans l'Eucharistie.

« *Au cours d'un repas (...), Jésus se leva de table, quitta son manteau et, prenant un linge, il s'en ceignit. Puis il versa de l'eau dans une bassine et il se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint* » (Jean 13, 2-5).

Ce récit remplace, dans l'évangile de Jean, le récit de l'institution de l'eucharistie où l'on voit Jésus prendre du pain et une coupe de vin et prononcer des paroles disant que cette nourriture partagée, c'est lui qui se donne. Ces deux récits se renforcent mutuellement, l'un sous forme de don offert, l'autre de service rendu.

Pour laver les pieds de ses amis, Jésus revêt une tenue d'esclave. C'était eux, en effet, et souvent des servantes, qui étaient chargés de ce travail rendu nécessaire par les routes poussiéreuses. Si bien que l'on comprend le refus indigné de Pierre : « *Toi, Seigneur, me laver les pieds ! Ah ça non, tu ne me laveras pas les pieds, jamais de la vie !* » C'est pour lui le comble de l'abaissement. Mais Jésus n'est ni contraint ni forcé d'accomplir ce service. Il n'est pas dans une situation d'esclavage, il est libre. Il est Maître et Seigneur. Il ne s'agit nullement d'une attitude de soumission. Par ce geste, Jésus exprime son refus de toute supériorité que « son rang » l'autoriserait à avoir ; et plus largement encore le refus

⁴Robert Pater, *Les arts martiaux et l'art du management*, Éditions Albin Michel, 1990, p. 158.

*La domination qui tend
à supprimer et à détruire
autrui ne peut que nuire
à l'agresseur lui-même
qui n'a plus personne
à dominer.*

de toute domination de quiconque sur autrui. « *Je ne vous appelle plus disciples, mais amis* ».

En se mettant aux pieds de ses amis, Jésus inverse la position de l'homme vis-à-vis de Dieu. En effet, dans cette attitude, ce n'est plus l'homme qui lève son regard vers Dieu, mais Dieu qui lève son regard vers l'homme, Dieu qui se met au service des hommes jusqu'au bout, à genoux devant eux, renonçant à être un Dieu tout-puissant. Mais, en agissant ainsi, ne va-t-il pas se faire avoir par eux ? Ne va-t-il pas se faire « manger » par eux ?

Et l'on rejoint ici la signification du pain et du vin du dernier repas de Jésus. Jésus se rend aussi disponible qu'une nourriture et une boisson pour combler les besoins humains. Il se met à la disposition des affamés et des altérés. Il s'offre jusqu'au bout. Là aussi il pratique la non-domination. Il se laisse assimiler, non pas pour disparaître mais pour nous rendre égal à lui-même et que nous puissions nouer une relation fondée sur l'égalité.

Et c'est « cela » qu'il demande qu'on fasse en mémoire de lui. « *Faites cela en mémoire de moi*. » On sent tout ce qu'il peut y avoir d'incongru dans les règles où l'on enferme l'eucharistie et dans les limitations que l'on met à son accès. Jésus,

lui, a accepté tous les risques de notre liberté. Il ne met pas de limites à son don : « *Mangez en tous, buvez en tous, c'est pour la multitude*. » Exclure quiconque de l'eucharistie lui ôte son caractère de gratuité, de don en abondance et de non-domination. Monopoliser le pouvoir sur l'eucharistie entre les mains de quelques-uns est une perversion de l'eucharistie puisqu'elle devient ainsi pratique de domination du clergé sur le laïc et des hommes sur les femmes.

L'attitude de non-domination, avons-nous déjà vu, n'est pas un geste de faiblesse, mais une attitude forte. « *Ma vie, nul ne la prend, c'est moi qui la donne* ». C'est le pouvoir impuissant de l'amour. C'est en mettant en œuvre les uns vis-à-vis des autres des pratiques de non-domination que nous créerons une communion fraternelle. Car, à son tour, chacun et chacune est invité/e à introduire dans ses relations des pratiques de non-domination. « *Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres*. » Il ne s'agit plus de se laver les pieds mutuellement, car cela ne figure plus dans les rites de politesse de notre temps, mais de se mettre à la disposition, à l'écoute et au service des autres. C'est la seule façon de les considérer comme des frères et sœurs et de mettre fin à tout désir de domination sur eux. C'est ainsi qu'eux-mêmes se sentiront exister comme des êtres humains au plein sens du mot, capables de nouer une relation d'égalité avec les autres. Dans une telle relation, on ne voit pas comment pourraient subsister des rôles spécifiques masculins et féminins, aussi beaux soient-ils, mais empêchant la réciprocité. Ces rôles humains qui appartiennent aux deux sexes sont à partager. Une eucharistie qui ne s'in-

carne pas dans un partage concret est vidée de son sens, mais mieux que partage, il faudrait même parler d'échange où il n'y a plus un qui donne et l'autre qui reçoit. L'échange nécessite que le don ne soit pas unilatéral, auquel cas nous ne sortons pas des pratiques de domination. La non-domination consiste

à rendre l'autre capable de donner à son tour.

L'habitude du souci et du respect de l'autre va de pair avec le souci de l'environnement. Épargnée et respectée, la nature saura se montrer prodigue.

ALICE GOMBAULT



PARVIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnez-vous, abonnez vos amis-e-s

- La Lettre + trimestriels (petit budget) : 15€
- La Lettre + trimestriels (standard) : 20 €
- La Lettre + trimestriels + hors série : 28 €
- Soutien (L. + t. + h.s.) : au-delà de 28 €

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
Code postal : _____
Ville : _____

Appartenance à une association des réseaux du Parvis ? Laquelle ? : _____

Règlement à l'ordre de TEMPS PRESENT-PARVIS, 68 rue de Babylone, 75007 PARIS

Banque de Neuflyze OBC - IBAN FR76 3078 8001 0010 0067 1910 196 - BIC NSMBFRPPXXX

Vous déménagez, vous vous abonnez par virement : communiquez-nous vos coordonnées !

ils se réunissent pour former la fédération Réseaux du Parvis

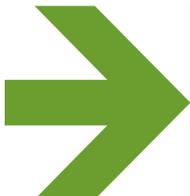
<http://www.reseaux-parvis.fr>

AMIS DU 68 RUE DE BABYLONE	01 45 51 57 13	HUMANISTES CROYANTS 35	02 99 59 22 26
ASSEMBLÉE FRATERNELLE		JEUNESSE ÉTUDIANTE CHRÉTIENNE (JEC)	01 43 31 36 39
DES CHRÉTIENS UNITARIENS (AFCU)	02 40 54 55 56	JONAS VOSGES	03 29 38 82 03
ASSOCIATION CULTURELLE DE BOQUEN	02 99 51 87 76	NOUS SOMMES AUSSI L'ÉGLISE (NSAE)	01 45 51 57 13
ASSOCIATION CULTURELLE MARCEL LÉGAUT (ACML)	04 75 63 00 38	REGROUPE DES COLLECTIFS	
ASSOCIATION EUROPÉENNE DES FEMMES		CANTAL	nsae15@orange.fr
POUR LA RECHERCHE THÉOLOGIQUE (AFERT)	01 45 51 57 13	CHER	02 48 75 04 32
ASSOCIATION PROTESTANTE LIBÉRALE THÉOLIB	01 56 56 86 41	DORDOGNE	nsaed@wanadoo.fr
CAFÉ COURANT D'AIR MARSEILLE	04 91 91 84 73	FINISTÈRE	02 98 06 15 29
CHRÉTIENS AUTREMENT ORLÉANS	02 38 54 13 58	GENNEVILLIERS	01 47 98 96 12
CHRÉTIENS DE L'AIN EN RECHERCHE (CAR)	04 74 77 01 23	HAUTE-VIENNE	05 55 05 02 48
CHRÉTIENS EN RECHERCHE 41 (CER 41)	02 54 44 23 05	HÉRAULT	04 67 72 81 92
CHRÉTIENS ET LIBRES EN MORBIHAN (CELEM)	02 97 57 77 65	OISE	03 44 84 73 54
CHRÉTIENS & SIDA	01 46 07 89 81	PARIS	01 45 80 94 85
CHRÉTIENS ICI MAINTENANT ENSEMBLE (CIME)	04 67 70 19 00	PAYS BASQUE	05 59 24 14 65
CHRÉTIENS POUR UNE ÉGLISE DÉGAGÉE		VAUCLUSE	04 90 77 85 82
DE L'ÉCOLE CONFSSIONNELLE (CEDEC)	02 47 46 15 76	ET DES GROUPES ET ASSOCIATIONS ADHÉRENTS	
CHRÉTIENS SANS FRONTIÈRES GIRONDE (CSF 33)	05 57 26 84 25	ÉVANGILE ET MODERNITÉ 38	04 76 63 42 72
CHRÉTIENS SANS FRONTIÈRES ORNE (CSF 61)	02 33 28 71 73	LECTEURS DE TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN DE TOURS	02 47 05 18 56
CHRÉTIENS SANS FRONTIÈRES VAL D'OISE (CSF 95)	01 39 91 27 09	LIBERTÉ ET PARTAGE	02 38 88 64 10
COORDINATION RÉGIONALE DES GROUPES		PAROLE EN LIBERTÉ TOURAINE	02 47 31 95 17
JONAS ALSACE	06 72 89 66 91	AINSI QUE DES ASSOCIATIONS PAR AILLEURS MEMBRES DES RÉSEAUX :	
CORRESPONDANTS DES COMMUNAUTÉS DE BASE	02 40 73 69 21	CEDEC, CELEM, CSF 61, PLEIN JOUR	
CROYANTS EN LIBERTÉ MOSELLE (CEL 57)	03 87 98 04 62	PARTAGE RECHERCHE ÉVANGILE (PRE)	ev.ch.dury@wanadoo.fr
CROYANTS EN LIBERTÉ SAINT-ÉTIENNE (CEL 42)	04 77 21 74 56	PARTENIA 07 (ARDÈCHE)	04 75 36 72 17
CROYANTS EN LIBERTÉ YVELINES (CELY)	01 39 50 65 70	PARTENIA 77 (SEINE-ET-MARNE)	01 64 35 44 83
DAVID & JONATHAN	01 43 42 09 49	PARTENIA 2000	06 61 20 51 14
DROITS & LIBERTÉS DANS LES ÉGLISES (DLE)	01 40 64 05 41	PLEIN JOUR	04 90 68 02 30
ÉGLISE EN DIALOGUE 44	02 40 25 76 82	POINT 1 ROUEN	02 35 59 88 65
ÉQUIPE DE CHRÉTIENS EN CLASSE OUVRIÈRE		PRÊTRES EN FOYER PROVENCE	04 42 05 25 04
DU SECTEUR DE CAEN (ECCO)	02 31 20 26 70	PRÊTRES MARIÉS FRANCE NORD	06 78 07 26 85
ÉQUIPE NATIONALE JONAS	02 32 29 83 16	RENCONTRES DE LA BOIVRE	05 49 53 36 25
ESPÉRANCE 54	03 83 72 82 58	SOLIDARITÉ ÉGLISE LIBERTÉ VENDÉE (SEL 85)	02 51 21 09 37
ÉVANGILE ET MODERNITÉ 49	02 41 66 99 51		
ÉVANGILE SANS FRONTIÈRES 14	02 31 83 26 30		
ÉVREUX 13 (MARSEILLE)	04 91 93 27 01		
ÉVREUX SANS FRONTIÈRES (ESF)	02 32 34 47 87		
EXPÉRIENCE ET THÉOLOGIE	info@experience-theologie.ch		
FEMMES & HOMMES EN ÉGLISE (FHE)	06 33 18 54 28		
FRATERNITÉ AGAPÉ DE CHAMBÉRY	04 79 25 48 46		



hors-séries déjà parus

- n° 01 *FEMMES & HOMMES : DES LITURGIES DE PARTENAIRES* à l'initiative de FHE
- n° 02 *SYNODALITÉ & DÉMOCRATIE* à l'initiative de DLE et de Croyants en liberté Sarthe
- n° 03 *LA LAÏCITÉ* à l'initiative du CEDEC
- n° 04 *QUELLE MONDIALISATION ?* à l'initiative de NSAE
- n° 05 *RÉACTION À DOMINUS IESUS* à l'initiative du comité de rédaction des *Réseaux des Parvis*
- n° 06 *POUR NOS ÉGLISES DEMAIN, LES ENJEUX D'UN STATUT D'ASSOCIATION* colloque de DLE
- n° 07 *QUELLE ÉGLISE JÉSUS A-T-IL VOULUE ?* livre de herbert Haag (épuisé)
- n° 08 *ANNUAIRE DE LA FÉDÉRATION RÉSEAUX DU PARVIS*
à l'initiative du comité de rédaction des *Réseaux des Parvis*
- n° 09 *DES CHRÉTIENS RESPONSABLES DE LEUR AVENIR* à l'initiative du collectif JONAS
- n° 10 *VATICAN II : QUARANTE ANS APRÈS...* à l'initiative des Amis du 68 rue de Babylone
- n° 11 *PRATIQUES DE CÉLÉBRATION DANS LES COMMUNAUTÉS DE BASE*
à l'initiative des Correspondants des Communautés de Base (épuisé)
- n° 12 *JACQUES GAILLOT, DIX ANS DÉJÀ...* à l'initiative d'Évreux Sans Frontières
- n° 13 *FAIRE ÉGLISE AUTREMENT - UN MONDE AUTRE, DES COMMUNAUTÉS AUTRES*
à l'initiative de DLE et de FHE
- n° 14 *DIEU DANS LE TEMPS DES FEMMES* à l'initiative de l'AFERT
- n° 15 *FEMMES-PRÊTRES : ENJEUX POUR LA SOCIÉTÉ & LES ÉGLISES* à l'initiative de FHE
- n° 16 *LA SEXUALITÉ* à l'initiative des associations : Amis du 68 rue de Babylone, CELY, Chrétiens & Sida, CSF 95, David & Jonathan, Espérance 54, FHE, NSAE, Plein Jour, Prêtres Mariés France-Nord
- n° 17 *THÉOLOGIES DE LA LIBÉRATION* à l'initiative de NSAE
- n° 18 *FOI EN MARCHÉ, FOI EN MARGE*
à l'initiative de l'association culturelle de Boquen, l'association culturelle Marcel Légaut et Théolib
- n° 19 *LAÏCITÉ 2008* à l'initiative de l'OCL et des Amis du 68 rue de Babylone, du CEDEC, d'Espérance 54, d'Évreux 13, de FHE et NSAE
- n° 20 *FOI D'AUJOURD'HUI... VALEURS DE DEMAIN ?* à l'initiative du CELEM
- n° 21 *CAPITALISME ET LIBÉRALISME* à l'initiative de NSAE et Partenia 77
- n° 22 *ÉGLISE, QU'AS-TU FAIT DE TON ÉVANGILE ?* à l'initiative de la fédération Réseaux du Parvis
- n° 23 *SOUTIEN AUX SOCIÉTÉS CIVILES ÉMERGENTES EN AFRIQUE*
à l'initiative de Gérard Warenghem, président de Partenia 2000



68 rue de Babylone ~ 75007 Paris

Tél. : 01 45 51 57 13

Fax : 01 45 51 40 31

temps.present@wanadoo.fr

Retrouvez tous les jours et 24h/24 Les Réseaux des Parvis sur Internet,

abonnez-vous en ligne, lisez les articles que vous avez manqués :

<http://www.reseaux-parvis.fr>



CHRÉTIENS
EN LIBERTÉ
POUR D'AUTRES
VISAGES
D'ÉGLISE